

FRONTIÈRES  
EN GRANDE GRÈCE

Centre Jean Bérard

Études 15

Airton Pollini

FRONTIÈRES  
EN GRANDE GRÈCE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE  
DES REPRÉSENTATIONS

Naples

2025

Ouvrage publié avec le concours de



*Édition*

Magali Cullin Mingaud (UMR 8546, CNRS-PSL / UAR 3133, CNRS-EFR)  
avec la collaboration de Florence Monier

*Graphisme de couverture et traitement des illustrations*

Giuseppina Stelo (UAR 3133, CNRS-EFR)

*Illustration de couverture*

Paoli, Topographia Paestana. Extrait de *Rovine della città di Pesto detta ancora Posidonia*, 1734, tav. 6  
(avec l'aimable autorisation du Deutsches Archäologisches Institut, Abteilung Rom, Bibliothek, Jb Paestum  
600 gr.Fol Rara).

© Centre Jean Bérard 2025

ISSN : 1124-5204

ISBN : 978-2-38050-040-0

[www.centrejeanberard.cnrs.fr](http://www.centrejeanberard.cnrs.fr)

[berard@unina.it](mailto:berard@unina.it)

Libro Co. Italia  
[www.libroco.it](http://www.libroco.it)

Edipuglia  
[www.edipuglia.it](http://www.edipuglia.it)

Scienze e lettere  
[www.scienzelettere.com](http://www.scienzelettere.com)

*À Louise et Alice, mes raisons de vivre.*

Ce qui a couvert la terre n'est plus sur elle, mais dessous, l'excursion ne suffit pas pour visiter la ville morte, les fouilles sont nécessaires. Mais on verra combien certaines impressions fugitives et fortuites ramènent bien mieux encore vers le passé, avec une précision plus fine, d'un vol plus léger, plus immatériel, plus vertigineux, plus infallible, plus immortel, que ces dislocations organiques.

MARCEL PROUST, *À la recherche du temps perdu*, III. *Le côté de Guermites*.



## Introduction

### Le terrain des définitions

Vouloir définir ce que fut la frontière d'une cité grecque coloniale, c'est un peu tenter de saisir l'insaisissable. Le caractère hétérogène et très partiel de la documentation disponible nous a conduit à traiter une grande variété de données, qui apportent souvent des réponses fragmentaires. Une étude la plus complète possible sur ce thème doit tenir compte d'un ensemble qui relève de plusieurs domaines : histoire, philologie, archéologie, histoire de l'art, anthropologie et géographie. Ainsi, pour analyser les questions de définition des territoires et des frontières des cités grecques coloniales en Italie méridionale, nous utilisons une approche de type pluridisciplinaire.

En outre, il n'est jamais superflu de rappeler le caractère intrinsèquement aléatoire des découvertes archéologiques, mais aussi la profusion de publications qui remettent en question les résultats de la recherche. Toute analyse prenant appui sur les sources archéologiques est à la fois partielle et sujette à devenir très rapidement obsolète.

Dans cette introduction, nous nous proposons de reprendre brièvement plusieurs concepts modernes et les définitions que la géographie donne actuellement des deux principaux termes utilisés : « territoire » et « frontière ». Nous nous référons à ces éléments tout au long de ce travail et il convient de poser d'emblée les questions et les approches théoriques mises en jeu dans une telle étude. En particulier pour l'analyse du contexte colonial grec et des rapports entretenus entre les colons et les populations locales, la recherche récente s'est tournée vers les problèmes conceptuels et de terminologie, en particulier dans les publications en langue anglaise, ce qui a provoqué une réaction chez les spécialistes qui s'occupaient déjà de ces questions en Italie et en France, notamment. Aujourd'hui, le recours à des concepts modernes pour l'interprétation des sociétés antiques pose moins de difficultés et, depuis Benedetto Croce, nous sommes conscients que nous écrivons le passé avec le regard de notre présent<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ogni vera storia è storia contemporanea* : Croce 2011, p. 14.

Une autre mise en garde préalable est nécessaire. Malgré les difficultés d'équivalence entre les termes antiques et modernes (notion de frontière, de territoire), l'étude des réalités anciennes peut, à notre avis, partir des définitions modernes<sup>2</sup>. Cette remarque est particulièrement importante ici, compte tenu de la difficulté de compréhension ou de l'ambivalence des termes pour désigner la frontière en grec<sup>3</sup>. L'analyse du lexique antique doit recevoir un traitement propre et l'utilisation d'un vocabulaire contemporain doit éviter, autant que possible, le piège de soumettre notre interprétation à un discours établi dans un contexte historiquement défini<sup>4</sup>.

Le but de cet ouvrage est d'analyser les signes matériels et la perception intellectuelle des colons grecs des limites du territoire d'une cité dans le domaine colonial, où justement cette question ne se pose pas forcément d'emblée. La comparaison avec le domaine colonial de l'Amérique à l'époque moderne est de ce fait bien éclairante, puisque, pour les colons d'origine européenne, la conquête et l'occupation de nouvelles terres n'avaient pas de limites<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> Les difficultés d'utilisation d'un vocabulaire en histoire avaient déjà fait l'objet de la réflexion de Marc Bloch (*Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, 1949). À ce propos, nous suivons l'analyse actualisée de Ginzburg 2012.

<sup>3</sup> L'exemple de l'économie antique donne un point de comparaison intéressant. Si le terme *oikonomikos* existe en grec, il n'a pas la valeur que nous lui attribuons aujourd'hui : on peut facilement s'en rendre compte à travers la lecture de certains textes grecs, comme les traités appelés *Économique* de Xénophon et du Pseudo-Aristote. Pour une discussion sur le vocabulaire grec relatif à l'économie, voir en particulier Finley 1977, p. 141-142 ; 1985 ; Descat 1988. Pour une synthèse plus récente sur l'économie grecque, voir Bresson 2007-2008.

<sup>4</sup> À partir d'une approche héritée de Michel Foucault (Foucault 2012), il faut être attentif aux contextes de production de certains éléments du discours et de la culture qui ont forgé concepts et connaissances.

<sup>5</sup> Pour un exemple de la notion de « terres vides » dans la conquête des terres au Brésil, voir Osorio Silva 2006, ainsi que notre discussion sur le concept de *frontier history* ci-dessous.

## Colonisation et géographie : un vocabulaire entre passé et présent

### *La colonisation grecque : une question de terminologie*

Le sujet de cette étude a pour cadre les cités grecques d'Italie méridionale<sup>6</sup>. L'intention ici n'est pas de faire l'histoire de la colonisation grecque en Occident, objet d'étude de plusieurs spécialistes avant nous<sup>7</sup>. En revanche, il est important de rappeler le contexte général dans lequel ce travail s'insère.

À partir du début du VIII<sup>e</sup> siècle, on retrouve une certaine quantité de matériel grec en Occident<sup>8</sup>, notamment des *skyphoi* à chevrons ou des coupes à demi-cercles pendants, surtout en provenance de Corinthe et d'Eubée<sup>9</sup>. Comme aucune colonie grecque n'a produit de matériel céramique avant la période du Géométrique récent I

---

<sup>6</sup> Voir les commentaires sur les termes modernes pour désigner la colonisation grecque et la spécificité de cette expérience historique par rapport aux colonisations des époques moderne et contemporaine dans Lepore 2000a-b et Finley 1976, republié en version italienne dans Finley 2000. Nous considérons que, après leur leçon de mise en garde sur le vocabulaire utilisé pour le phénomène d'installation des populations grecques en dehors du bassin égéen, certaines critiques deviennent inutiles. Voir des commentaires dans Greco, Lombardo 2010 ; voir nos commentaires ci-dessous, ainsi qu'une synthèse dans Esposito, Pollini 2018b. Pour ce qui est des premières phases de la colonisation, outre l'édition de 2010 du colloque de Tarente (*Atti Taranto* 2010), une rencontre a été organisée à Rome en 2012, invitant à la confrontation des différentes approches contemporaines, en particulier les courants anglophones et italiens (Donnellan, Nizzo, Burgers 2016a ; 2016b), avec notre participation (Esposito, Pollini 2016). Pour une mise en contexte et des comparaisons entre diverses situations de fondation coloniale dans l'Antiquité grecque et romaine, voir aussi Esposito, Pollini 2023.

<sup>7</sup> Nous nous référons plus particulièrement aux travaux désormais classiques sur la colonisation grecque : Dunbabin 1948 ; Bérard 1957 ; Graham 1964 ; 1990 ; Boardman 1995 ; Guzzo 1997a ; Lambole 1996a, ainsi qu'aux synthèses fondées notamment sur des sources archéologiques : Greco E. 1992a ; Guzzo 2011 ; La Torre 2011 ; Guzzo 2016a. Une approche comparatiste entre toutes les formes d'installation coloniale grecque, en Occident et dans d'autres contextes géographiques et chronologiques, a été proposée dans le programme d'histoire ancienne des concours de l'enseignement en France (agrégation et Capes) pour les années 2012-2014. Outre les manuels de concours, voir les synthèses produites à cette occasion, notamment : Capdetrey, Zurbach 2012 ; Collin-Bouffier 2012 ; D'Ercole 2012 ; Martinez-Sève 2012. Dans la même perspective comparatiste, voir le dossier en ligne : Esposito, Pollini, Cerqueira 2018.

<sup>8</sup> Des contacts entre le monde égéen et l'Italie du Sud et la Sicile sont attestés dès l'époque mycénienne, surtout au Scoglio del Tonno, à Lipari, à Thapsos et dans la région d'Otrante : *Atti Taranto* 1982 ; Yntema 1990 ; Guzzo 2011, p. 21-69. Pour les contacts pré- et protoc Coloniaux dans le golfe de Naples et le golfe Ionien, voir Esposito 2012 ; 2018. Pour la Campanie septentrionale, voir D'Agostino 2011a.

<sup>9</sup> Denoyelle, Iozzo 2009, p. 34 ; Coulié 2013, p. 50 ; voir aussi les exemples les plus anciens d'importations grecques en Méditerranée occidentale : Stampolidis, Karageorghis 2003.

(vers 750-725)<sup>10</sup>, même s'il existe des débats sur la datation des premières fondations (Pithécusses et Cumes), on a évoqué l'idée de pré-colonisation. Elle se traduirait par des échanges commerciaux en Méditerranée entre Orient et Occident : le bassin égéen, les côtes levantines, l'Afrique du Nord, la Sicile, la Sardaigne, l'Italie méridionale, l'Étrurie et l'Ibérie<sup>11</sup>. Avant l'établissement des colons grecs en terres italiennes, ces échanges commerciaux devaient fonctionner selon le principe de la *praxis* (*prexis* chez Homère, *Od.*, IX, 253) et non comme des échanges marchands (*emporion* ou *emporie*)<sup>12</sup>.

Comme T. J. Dunbabin l'avait déjà remarqué<sup>13</sup>, les premiers échanges du VIII<sup>e</sup> siècle se sont établis non pas à l'extrémité sud des côtes italiennes ou de la Sicile mais avec l'Étrurie, le Latium et la région d'Otrante. Selon lui, des intérêts économiques liaient les Grecs aux Étrusques. Ces derniers offraient les marchés les plus développés de l'Italie et possédaient aussi les métaux dont les Grecs avaient besoin. Cette question des marchés d'échanges est maintenant abordée par de nouvelles approches<sup>14</sup> comme on le verra ci-dessous.

Concernant les fondations coloniales, E. Lepore<sup>15</sup> a souligné la nécessaire distinction entre le premier mouvement colonisateur, celui de l'époque archaïque, qui nous intéresse ici et que les Grecs appelaient *ktisis* ou *apoikia*<sup>16</sup>, et les mouvements plus tardifs des époques classique et hellénistique, qui ont leurs caractéristiques propres.

Les premières colonies grecques en Occident furent Pithécusses et Cumes entre la première moitié et le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Le débat sur le caractère colonial ou emporique de l'établissement à Monte Vico à Pithécusses (fig. 1) demeure et les recherches récentes renforcent son caractère ambivalent, dans un état intermédiaire entre *emporion* et *apoikia*<sup>17</sup>. L'explication proposée pour la localisation des premières

---

<sup>10</sup> Il s'agit notamment du mobilier retrouvé dans la nécropole de San Montano de Pithécusses : les 593 tombes publiées jusqu'à présent livrent du matériel datant entre le Géométrique récent I et le Corinthien moyen. Les neuf fragments des *skyphoi* à chevrons, datant du Géométrique moyen II et retrouvés dans le « scarico Gosetti » à Pithécusses, ont été identifiés comme de fabrication corinthienne et importés : Guzzo 2011, p. 71-77. Pour le réexamen des données provenant de la nécropole de Pithécusses, Nizzo 2007. Pour une synthèse sur la céramique figurée de production occidentale dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, Denoyelle, Iozzo 2009, p. 33-45.

<sup>11</sup> Voir en particulier Gras 1985. Pour une synthèse critique de l'idée des contacts pré- et proto-coloniaux, Esposito 2012 ; 2018.

<sup>12</sup> Mele 1979. Sur cette question, voir désormais Zurbach 2017, p. 303-305.

<sup>13</sup> Dunbabin 1948, p. 3.

<sup>14</sup> Bresson 2000 ; 2007-2008.

<sup>15</sup> Lepore 1978, p. 231 ; 2000a.

<sup>16</sup> Pour une analyse des termes grecs sur la colonisation, en particulier les mots des familles de *ktisis* et d'*oikos*, voir Casevitz 1985 ; 2009. Pour une analyse lexicologique du cas spécifique des colonies de colonies, ou colonies secondaires, voir Costanzi 2010.

<sup>17</sup> D'Agostino, Ridgway 1994 ; Bats, D'Agostino 1996 ; Guzzo 2011, p. 71-91 ; Esposito 2012. Sur le débat plus large de la définition d'un *emporion*, Bresson, Rouillard 1993 ; Gras 2018.



Fig. 1. Pithécusses, Monte Vico.

colonies doit tenir compte aussi de la quête de minerais et du problème de la puissance militaire capable d'occuper et de contrôler un territoire<sup>18</sup>.

L'approche traditionnelle identifiait deux motivations essentielles à la colonisation : le commerce et le peuplement<sup>19</sup>. Cependant, la recherche actuelle a permis d'affirmer qu'il n'existait pas de colonie sans territoire et qu'une partie importante de ses ressources provenait de la production agricole, y compris pour les cas tenus auparavant pour des cités sans territoire, comme Zancle ou Rhegion<sup>20</sup>. En ce qui concerne l'occupation et le peuplement de ces nouvelles fondations, les caractéristiques géographiques de la Grande Grèce et de la Sicile, similaires à celles de la Grèce égéenne, facilitèrent l'implantation du mode de vie des Grecs dans les colonies, avec en particulier les mêmes produits de l'agriculture<sup>21</sup>. Seulement l'échelle était différente puisque la Sicile est la plus grande île que les Grecs connurent et l'Italie méridionale a des plaines beaucoup plus étendues que celles de Grèce métropolitaine. Néanmoins,

---

<sup>18</sup> Rouveret 2000.

<sup>19</sup> Dunbabin 1948, p. 12 ; Lepore 1967, p. 34 ; Vallet 1967, p. 72.

<sup>20</sup> Outre l'ouvrage classique Vallet 1958, voir les recherches sur le territoire de Rhegion : Cordiano, Accardo 2004 ; Cordiano, Accardo, Isola 2006. Désormais, Mercuri 2004.

<sup>21</sup> Adamesteanu 1983, p. 173.

il ne faut pas associer la question de l'échelle géographique et le nom grec de Grande Grèce (*Megale Hellas*) sans analyser en profondeur les origines de cette dénomination, certainement liées aux courants philosophiques pythagoriciens<sup>22</sup>.

Même si l'on souligne la diversité des objectifs de la colonisation grecque, le manque de terres (*stenochoria*) est central pour notre travail. Ce manque de terres ne concerne pas uniquement l'étroitesse des territoires cultivables dans le bassin égéen, notion très discutable ; il est notamment lié à la définition de la citoyenneté et à l'accès à la propriété foncière<sup>23</sup>. La participation à une expédition coloniale peut être aussi une solution pour des individus ou des groupes sociaux qui, pour différentes raisons, sont exclus de l'accès à la citoyenneté et donc de la propriété des terres dans la cité d'origine. Vraisemblablement, on peut supposer que l'envoi d'un contingent de colons pour fonder une nouvelle cité contribuait, de façon dialectique, à mieux définir les critères d'attribution de la citoyenneté dans la métropole également. Ainsi, ceux qui partaient pouvaient acquérir le droit de cité dans la nouvelle communauté, ceux qui restaient établissaient, ou confirmaient, leur statut de citoyen dans la mère patrie<sup>24</sup>.

En tout cas, les territoires en Grande Grèce et en Sicile étaient reconnus comme très fertiles et productifs<sup>25</sup>. Ces territoires étaient liés à la culture des céréales, orge en particulier, symbole de la monnaie de Métaponte par exemple, mais incluaient aussi l'olivier, la vigne, l'élevage d'animaux et un ensemble très varié de produits. Analysant les récits homériques, P. Lo Sardo<sup>26</sup> remarque l'importance du territoire et de l'agriculture de la nouvelle colonie puisque la division des terres était l'un des premiers et des plus importants actes du fondateur, l'*oikistes*. En effet, le passage de l'*Odyssée* traitant de la fondation de Schérie montre cette préoccupation à propos du partage des terres :

---

<sup>22</sup> Atti Taranto 1981 ; Ameruso 1996 ; Mele 2007. Voir aussi la question du nom *Italia* dans Atti Taranto 2011.

<sup>23</sup> Lombardo 1999 ; Zurbach 2008 ; 2009 ; 2017. Voir Bintliff 2006b, où l'archéologue utilise les données de plusieurs prospections, notamment en Béotie, pour réfuter le modèle de R. Osborne (Osborne 1987) d'une campagne relativement peu peuplée et pour affirmer l'existence d'une majorité de cas où l'on peut vraisemblablement identifier des habitats ruraux.

<sup>24</sup> Deux passages de Platon, *Lois*, 708b et 740e, affirment clairement la possibilité de l'envoi d'un contingent de colons quand un groupe ne semble pas s'intégrer pleinement dans la communauté d'origine. Un exemple de ce type de solution peut se trouver dans la légende de fondation de Tarente (Strabon, VI, 3, 2, qui reprend Antiochos de Syracuse ; Pausanias, X, 10, 6-8 ; Justin, III, 4, 10-18), indépendamment des difficultés d'interprétation de l'origine et du statut réel des Parthéniens spartiates devenus colons à Tarente. Voir Malkin 1994, p. 139-142. Les textes conservés sont relativement tardifs, mais nous croyons en la possibilité de les utiliser comme témoignages d'une tradition qui gardait la mémoire des événements plus anciens. Tout en sachant que ces textes sont ceux d'auteurs de langue grecque sous domination romaine, nous sommes donc opposé à une vision hypercritique qui invalide d'emblée leur utilisation.

<sup>25</sup> Forti, Stazio 1983, p. 673.

<sup>26</sup> Lo Sardo 1999.

« Aussi Nausithoos au visage de dieu les avait transplantés loin des pauvres humains et fixés en Schérie : il avait entouré la ville d'un rempart, élevé les maisons, créé les sanctuaires et partagé les champs<sup>27</sup>. »

### *Territoire et frontière, les mots de la géographie*

Ces quelques lignes sur le contexte de la colonisation grecque, qui mettent en relief l'importance de l'agriculture et du territoire pour une nouvelle cité, mènent directement au cœur de cette étude. En effet, les deux éléments traités, « territoire » et « frontière », sont indissociables : de même que l'urbanisme d'une cité comporte également son enceinte, la frontière, en tant que limite d'un espace occupé, est par sa propre définition liée à l'organisation de ce territoire. Le premier chapitre de ce travail montre que l'étude de la frontière des cités coloniales en Occident est parallèle à l'historiographie relative au territoire. Avant d'analyser les notions de territoire et de frontière, il est opportun de présenter les interprétations adoptées ici pour ces termes, d'après les définitions proposées par les géographes contemporains.

Commençons par le mot « territoire ». Une définition moderne en français de ce terme propose de le voir comme un « espace approprié, avec sentiment ou conscience de son appropriation »<sup>28</sup>. Plus précisément, on peut dire que le « territoire est intellectuellement perçu comme l'objet précis et direct d'une appropriation, d'une domination »<sup>29</sup>. Aujourd'hui, il est difficile de séparer les acceptions militaire, économique, politique et juridique du terme : il se rapproche des notions de nation et de patrie. En tant que notion juridique, le territoire se rapporte à l'existence de l'état, puisque sa définition et sa légitimité se mesurent en grande partie à sa capacité à garantir l'intégrité territoriale et le contrôle d'un espace géographique. Enfin, l'élargissement des définitions possibles met ce terme en rapport direct avec les questions d'identité et de représentation, dans une double nature du territoire, tant matérielle que symbolique<sup>30</sup>.

Il faut également faire la distinction entre « territoire » et « espace », le premier se situant à un niveau plus complexe que le second. Pour désigner un espace quelconque, indéterminé, c'est ce dernier terme, « espace », qui doit être employé, puisqu'il ne

---

<sup>27</sup> Homère, *Od.*, VI, 6-10 (trad. Bérard).

<sup>28</sup> Brunet, Ferras, Théry 1993, p. 480. Les multiples définitions du dictionnaire Lévy, Lussault 2013, p. 995-1000, donnent une plus grande épaisseur à ce terme, soulignant surtout sa polysémie et les différents usages que l'on peut en faire. Il ressort que, si la notion d'appropriation n'est pas la seule véhiculée par le mot, elle est peut-être la plus consensuelle et consubstantielle d'un usage très large du terme « territoire ». Dans l'utilisation du terme en histoire ancienne, Brun 2010 affirme que seule l'archéologie est capable d'appréhender cette épaisseur, spatiale mais aussi temporelle.

<sup>29</sup> Nordman 1997, p. 970.

<sup>30</sup> Lévy, Lussault 2013, p. 999.

comporte aucune notion politique, sociale ou juridique. En revanche, le territoire n'est pas de nature individuelle et relève de l'ensemble d'une société<sup>31</sup>, qui est en partie définie par l'appartenance à un espace collectif, qu'il soit bien délimité ou non, et indépendamment de la matérialisation de ses limites<sup>32</sup>.

Pour l'utilisation d'un vocabulaire approprié pour les réalités antiques, il faut tenir compte de l'absence, à cette époque, d'une idée de nation telle que nous la connaissons aujourd'hui. En revanche, si l'appartenance à des groupes ethniques fait l'objet d'une discussion actuelle, comme on le verra ci-dessous, la citoyenneté grecque et le sentiment d'appartenance à la société de la cité sont suffisamment précis pour qu'on puisse parler aisément du territoire dans le sens collectif d'un espace approprié<sup>33</sup>. Dans le monde grec, on peut établir que le territoire représente les terres que les citoyens perçoivent comme faisant partie de leur cité, indépendamment du degré de précision des délimitations. L'important pour nous est ainsi de comprendre les limites de cet espace approprié par la cité et l'ensemble de ses citoyens. On peut rapprocher cette définition de territoire en tant qu'un « espace approprié, avec sentiment ou conscience de son appropriation » du terme grec *chora*, qui désigne l'espace géographique appartenant à une cité<sup>34</sup>.

En rapport avec le terme « territoire », en français, le mot « terroir » pourrait porter à confusion sans une définition bien précise. Au sens strict, ce dernier est le lieu défini par des qualités physiques déterminées, comme la nature du sol, le relief (montagne, pente, plaine), l'exposition au soleil. Plus souvent, le terroir est entendu dans le sens d'un canton en particulier, qui a des caractéristiques physiques, mais surtout culturelles, spécifiques. Dans un sens plus large, il peut désigner la campagne en général, une contrée, mais cet usage est tombé en désuétude<sup>35</sup>. De ce fait, nous n'allons pas l'employer ici, bien qu'il ait été le plus ancien terme pour désigner un espace singulier.

Passons maintenant à la définition bien plus complexe de ce que nous entendons par « frontière ». Suivant le même procédé, la définition de la géographie moderne en français constitue le point de départ : la frontière est la « limite du territoire d'un état et de sa compétence territoriale. [...] Par extension, limite séparant deux zones, deux régions, ou même deux entités plus ou moins abstraites<sup>36</sup>. » L'idée actuelle de

---

<sup>31</sup> Brunet, Ferras, Théry 1993, p. 481.

<sup>32</sup> Nordman 1997, p. 970.

<sup>33</sup> Voir, dans la bibliographie francophone, Vatin 1984 ; Mossé 1993 ; Gauthier 2011a, et surtout 2011b, p. 13-33 ; Ruzé 2003b, p. 165-174 ; Hansen 2001 ; Pollini 2015.

<sup>34</sup> Casevitz 1998.

<sup>35</sup> Brunet, Ferras, Théry 1993, p. 482. Aujourd'hui, le terme terroir se réfère au contexte de production agricole, notamment dans les cas de la protection des « appellations d'origine protégées » (AOP).

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 227. Pour la géographie contemporaine, la définition de la frontière dépend nécessairement de l'existence d'un état, ou plus largement d'une entité politique. Lorsque « le modèle

frontière présuppose l'existence d'états dont les limites sont bien définies et l'étymologie du terme souligne cette modernité. Le mot ne remonte pas au-delà du xv<sup>e</sup> siècle, lors du début de la constitution des états nationaux en Europe<sup>37</sup>. L'origine de la frontière est militaire, puisque c'est à cette époque que l'on construit des places fortes, appelées *frontières*, un adjectif dérivé du mot « front ». Le front est entendu dans le sens militaire de la limite de la zone de combat, comme dans l'expression « front de bataille », sans aucune connotation de ligne imaginaire qui sépare deux états. La frontière est devenue une limite que l'on peut dessiner sur une carte uniquement par le développement historique de la notion et de la constitution réelle, à la suite de diverses guerres, des états nationaux européens.

Si l'idée courante que l'on se fait de la frontière dans les principales langues occidentales contemporaines est une idée de fermeture, d'une ligne séparant deux entités différentes et opposées, l'étymologie et les sens dérivés dans les domaines autres que la géographie autorisent l'emploi de ce terme pour désigner les zones de contacts. La géographie contemporaine permet également le dépassement d'une définition très stricte de la frontière. Ainsi, « il y a des espaces qui ne sont pas "limités" par d'autres car ils ne sont pas juxtaposés mais "inclus" les uns dans les autres (emboîtement) ou "superposés" (cospatialité)<sup>38</sup> ».

Nous discutons ci-dessous cette double définition de frontière, en tant que limite bien définie ou comme une zone mouvante, et en tenant compte des données venant de l'Antiquité. L'objectif ici est de montrer comment le concept même de frontière est né dans un contexte relativement bien établi dans le temps. Comme construction historique et intellectuelle, l'idée de frontière naturelle est en réalité artificielle. Le relief géographique a été abondamment utilisé pour indiquer les frontières entre deux états. Mais cette utilisation contemporaine des accidents géographiques est le résultat d'une surinterprétation des cartes, où les rivières et chaînes de montagnes étaient employées à des fins militaires et politiques, « si bien que les frontières naturelles, sans être marquées comme une nécessité dans le sol, n'ont jamais cessé d'exister comme construction intellectuelle, juridique, géographique, et comme argument stratégique<sup>39</sup> ».

Si l'on considère la frontière comme une construction intellectuelle, le terme peut aussi sortir du domaine purement géographique, un phénomène assez courant, dont on a plusieurs cas très parlants : les frontières linguistiques ou idéologiques, par exemple. De plus, même si l'on emploie le mot et la notion de frontière comme une limite, une séparation entre deux entités différentes et relativement bien définies, en

---

exclusif de l'état s'affaiblit dans les esprits et dans la pratique, certaines frontières disparaissent ou s'affaiblissent » : Lévy, Lussault 2013, p. 415.

<sup>37</sup> Osorio Silva 2001.

<sup>38</sup> Lévy, Lussault 2013, p. 415.

<sup>39</sup> Nordman 1997, p. 971.

temps de paix, il existe toujours une certaine porosité, une perméabilité entre ces deux entités. Bien qu'une « ligne » puisse marquer et délimiter deux espaces différents, les individus appartenant à ces deux sociétés distinctes sont en contact, ils peuvent franchir cette limite et interagir avec la communauté voisine<sup>40</sup>. Cette observation mène à une discussion spécifique de la géographie contemporaine, qui relève des trois types d'effets spatiaux que possède la frontière : un effet de *barrière*, qui est sa raison d'être, mais aussi celui d'*interface* et celui de *territoire*. « Dans le deuxième cas, la frontière ne fait que filtrer et canaliser des relations entre espaces qui existeraient de manière plus diffuse sans elle. Dans le dernier, du fait des deux premières fonctions, elle crée un territoire frontalier, dupliqué de chaque côté de la ligne, c'est-à-dire au bout du compte, des confins d'un genre particulier<sup>41</sup>. »

Un autre terme important pour notre réflexion est le « front ». D'après son étymologie, un front est la ligne de contact entre deux armées qui s'opposent. Il délimite donc un territoire, mais un territoire en mouvement. De ce fait, il diffère de la frontière par son caractère instable et dynamique. La frontière est le reflet d'un accord, dû à un certain rapport de force et à des conflits antérieurs, mais qui relève des pratiques et des représentations. D'autre part, le front exprime des rapports conflictuels ; il résulte justement d'une certaine volonté de changer le rapport de force<sup>42</sup>. Sa définition le rattache à un espace de transition, d'un caractère assez indéfini, presque flou, ainsi que d'une partie devant un ensemble bien défini, comme dans le contexte militaire.

Un autre terme employé par la géographie moderne pour décrire cette zone un peu floue de l'espace entre deux ensembles est la « frange ». Le mot est particulièrement bien adapté pour désigner le front pionnier, celui qui se caractérise par l'expansion du territoire de peuplement d'une société aux dépens d'espaces plus ou moins vides, vierges ou peu organisés, selon la conception du conquérant. La frange pionnière est donc la meilleure traduction pour le concept de *frontier history* tel que nous le commentons ci-dessous. Pour la géographie, la définition contemporaine de la frange est : « Bordure d'un espace, mais avec altération du tissu ou apparition d'un autre tissu<sup>43</sup>. » Les géographes se fondent, entre autres, sur les travaux de P. Monbeig<sup>44</sup> à propos de la progression de l'espace cultivé au Brésil à l'époque moderne pour proposer cette définition de « frange ». La frange pionnière représente donc une progression du niveau de développement entre deux espaces, l'un bien organisé et l'autre qui le devient

---

<sup>40</sup> Pour les différentes représentations des transfrontaliers à l'époque contemporaine, voir entre autres Koukoutsaki-Monnier 2011.

<sup>41</sup> Lévy, Lussault 2013, p. 415. Le contexte contemporain invite surtout à penser les multiples formes de franchissement, de dépassement ou d'obsolescence de la frontière.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>43</sup> Brunet, Ferras, Théry 1993, p. 226.

<sup>44</sup> Monbeig 1952.

ensuite ; cette distinction n'est jamais matérialisée par une coupure nette, mais plutôt par une zone d'une certaine épaisseur et avec une porosité entre les divers niveaux de développement et d'organisation de l'espace.

Le plus souvent, nous employons le terme « frontière ». D'une part, cette notion rend bien compte du caractère poreux des rapports entre deux ensembles en contact. D'autre part, les autres termes évoqués précédemment portent des notions qui ne conviennent pas pour les réalités antiques traitées dans les pages suivantes. La conquête des terres par les Grecs n'a pas l'aspect progressif d'une frange pionnière comme l'Amérique conquise par les Européens à l'époque moderne. S'il ne faut pas sous-estimer les conflits violents opposant nouveaux arrivants et populations locales, le terme « front » a une connotation trop liée au domaine militaire pour qu'il puisse s'adapter aux situations antiques, qui sont très complexes.

Le terme « confins » est également essentiel pour nos propos. Les confins se rapportent à ce qui se situe aux limites du territoire, la portion de l'espace à l'extrémité du territoire appartenant à la communauté. Il y a une idée d'éloignement du centre et, éventuellement, de proximité avec l'autre. Les confins sont souvent perçus comme les lieux de conflits, avec une impression de précarité, de limite de la civilisation<sup>45</sup>. Si au départ la notion de « confins » s'opposait à « frontière », aujourd'hui, « l'opposition ligne/surface ne suffit pas à la distinguer de la frontière, qui peut éventuellement s'exprimer par une bande, sous la forme de glaciais. C'est seulement dans le cas d'une interpénétration entre les deux espaces concernés, c'est-à-dire d'une interface dont la distance qui sépare les deux éléments est négative, que la notion de confins prend tout son sens<sup>46</sup> ».

La transposition des termes du français actuel aux réalités antiques suppose des traductions qui ne sont pas toujours exactes. Dans le cas de confins, cette question semble être moins problématique car les Grecs avaient un terme spécifique pour ce que l'on a défini ici comme cette zone éloignée du territoire : *ἔσχατιά*. L'*eschatia* grecque, traitée plus en détail dans le deuxième chapitre, semble bien correspondre à cet espace appartenant encore à la cité et à la communauté des citoyens, mais représenté par l'extrémité du territoire. Il va de soi que le terme « confins » est très largement utilisé dans cette étude et la définition même de sa réalité dans une colonie grecque en Occident est l'un des objectifs de ce travail.

Nous avons employé le mot « limite » ci-dessus sans pourtant définir son usage par la géographie contemporaine. Il marque en fait la ligne de séparation entre deux régions ou deux territoires. L'origine latine du terme, *limes*, peut aider à comprendre son utilisation : pour les Romains, c'était la bande de terre non cultivée qui servait

---

<sup>45</sup> Brunet, Ferras, Théry 1993, p. 122.

<sup>46</sup> Lévy, Lussault 2013, p. 222.

de limite entre deux champs<sup>47</sup>. L'étymologie de *limes* indique qu'il dérive de *limen*, que l'on peut traduire par « seuil », comme le seuil d'une entrée, de la porte. Ainsi, même si la limite est bien définie, elle est plus qu'une simple ligne imaginaire et elle comprend également un certain espace de transition, même étroit. De ce fait, les limites des contrées ou des villes sont souvent floues et leur définition est très complexe ; pour autant, cela ne met pas en doute leur existence. Nous pouvons utiliser la définition géographique de « limite » comme « agencement, mettant en contact deux espaces juxtaposés et permettant leur interface. Cette définition inscrit la notion de limite dans le registre de l'interaction spatiale [...]. Cette option est la conséquence du constat que, contrairement au mythe géopolitique de la frontière étanche, les situations de limite sont toujours des modulations plutôt que des négations de l'interspatialité<sup>48</sup> ». Par conséquent, pour les réalités antiques, on peut parler de limite pour indiquer une séparation qui n'était pas tout à fait nette, mais plutôt graduelle.

Enfin, les mots « marge » et « bordure » peuvent être rapprochés de la notion de limite mais ils soulignent un aspect essentiel : l'épaisseur. Cette épaisseur est normalement comprise comme un espace vide ou libre, mais pas nécessairement ; elle est aussi subordonnée à l'ensemble dont elle marque la limite et porte donc une notion de périphérie. Pour l'étude de l'Antiquité, les termes « marge » et « bordure » devraient être privilégiés, avec un souci de les distinguer d'une ligne nette et sans aucune épaisseur. Comme on vient de le montrer, le *limes* en latin se rapporte implicitement à cette épaisseur, à cette notion d'espace vide<sup>49</sup> ou d'espace de transition. D'autre part, quand nous commentons les descriptions des espaces par les sources anciennes, notamment quand elles utilisent des accidents géographiques pour définir de manière plus précise les séparations, il faut utiliser le terme « limite ». De tous les mots analysés ci-dessus, « limite » est celui dont l'épaisseur est la plus mince et la définition la plus nette.

Outre le vocabulaire employé dans l'ensemble de cette étude, il est également important de définir les concepts qui fondent notre travail. C'est pourquoi nous présentons maintenant les deux volets conceptuels pour notre étude sur la frontière d'une cité grecque coloniale. D'une part, nous analysons l'interaction entre différentes populations en contact : la frontière n'est pas uniquement une notion géographique, mais elle est aussi politique, sociale, culturelle et ethnique. De ce fait, nous utilisons certaines approches qui méritent une discussion préalable. Les concepts d'acculturation, de métissage, d'ethnicité et d'hybridation sont empruntés notamment à

---

<sup>47</sup> Voir la discussion sur les termes utilisés par les Anciens dans le deuxième chapitre.

<sup>48</sup> Lévy, Lussault 2013, p. 617.

<sup>49</sup> Cette notion d'espace vide n'est pas à confondre avec l'interprétation de l'expression grecque *eremos chora*, qui se réfère aux terres sans la présence de Grecs, pas forcément sans occupation ; voir discussion ci-dessous.

l'anthropologie moderne<sup>50</sup>. Les discussions sur la définition même de ces concepts sont très complexes et plusieurs travaux s'y sont entièrement consacrés, tant en anthropologie qu'en archéologie, surtout préhistorique. L'objectif ici est uniquement de se référer à ces études pour placer précisément notre propre travail dans la définition qui nous semble la plus appropriée pour les questions sur la frontière dans l'Antiquité grecque<sup>51</sup>.

Depuis les années 1960, l'occupation d'un territoire précédemment habité par des indigènes et conquis au profit des colons a été interprétée à travers un concept originellement conçu pour décrire la conquête de l'Ouest américain : la *frontier history*. L'objectif ici est différent. Ce concept a eu un grand impact, d'abord dans l'historiographie américaine, puis dans les études coloniales grecques. Nous en proposons une discussion approfondie pour nous permettre de dépasser ce paradigme qui ne nous semble pas le plus approprié pour les réalités antiques.

## Concepts pour aborder l'interaction culturelle

### *Les premiers concepts : acculturation et ethnicité*

Notre conception de la frontière comprend la dimension d'une zone de contacts entre différentes populations, des entités culturelles et/ou ethniques plus ou moins bien définies. Dans ce sens, plusieurs concepts empruntés notamment à l'anthropologie sont largement utilisés pour aider à mieux cerner les phénomènes d'interaction culturelle dans ces zones frontalières.

L'approche traditionnelle se référait à la transmission d'éléments de la culture grecque chez les populations non grecques en termes d'*hellénisation*, voire de *pene-trazione greca* dans la littérature italienne. Cette vision traditionnelle du contact entre colons et communautés locales avait un très fort fondement idéologique qui voyait les Grecs comme porteurs d'une civilisation considérée comme supérieure et qui voyait les échanges culturels uniquement dans un sens. De ce fait, l'idée d'*hellénisation* ne perçoit et n'explique pas les phénomènes de réciprocité dans les processus de contacts interculturels<sup>52</sup>. Dans les années 1960, à l'heure de la décolonisation, il fallait saisir

---

<sup>50</sup> Leur utilisation en archéologie classique est analysée plus en détail dans le premier chapitre.

<sup>51</sup> Les méthodes d'étude de l'interaction entre colons grecs et populations locales ont fait l'objet d'une série de travaux que nous avons menés en collaboration avec Arianna Esposito : Esposito, Pollini 2013a-c ; 2015 ; 2016 ; 2018a ; Esposito, Pollini, Cerqueira 2018.

<sup>52</sup> Antonaccio 2001 ; 2005 ; Dietler 2005 ; Hodos, 2006, p. 9-13.

ces rencontres culturelles différemment et il n'était plus soutenable de concevoir les relations interculturelles selon un schéma de type donneur-receveur<sup>53</sup>.

L'emploi du concept d'acculturation, développé dans les années 1930 par l'anthropologie américaine, a permis, en histoire et en archéologie, une meilleure compréhension des contextes de rencontres interculturelles. Pour analyser cette notion, il faut partir de la définition originelle :

*Acculturation comprehends those phenomena which result when groups of individuals having different cultures come into continuous first-hand contact with subsequent changes in the original cultural pattern of either or both groups. Under this definition, acculturation is to be distinguished from culture-change, of which it is but one aspect, and assimilation, which is at times a phase of acculturation. It is also to be differentiated from diffusion, which, while occurring in all instances of acculturation, is not only a phenomenon which frequently takes place without the occurrence of the type of contact between peoples specified in the definition given above, but also constitutes only one aspect of the process of acculturation<sup>54</sup>.*

La transposition de cette notion aux études des contacts entre Grecs et indigènes en Grande Grèce n'est pas une nouveauté. S. Gruzinski et A. Rouveret<sup>55</sup> ont été les premiers à proposer cet emploi et nous nous reportons à leur travail pour notre propre discussion de ce terme. Selon cette définition de l'acculturation et selon les possibilités de son application dans le monde colonial grec d'Italie, ce phénomène implique une interaction entre deux cultures, dont l'une est en position dominante par rapport à l'autre. La plus faible, à travers un contact de forces inégales, adopte des signes culturels de l'autre : il y a un changement expressif, une assimilation et une diffusion d'éléments culturels de la société dominante à l'intérieur de la communauté dominée. L'utilisation du concept d'acculturation implique que l'on analyse divers aspects de ces contacts ; nous suivons l'interprétation présente dans l'article de S. Gruzinski et A. Rouveret, que nous reprenons brièvement ici.

- Il faut regarder les contacts entre les cultures : ceux établis avant l'installation et l'occupation coloniale, ceux sans violence, avec violence et en diachronie ;

---

<sup>53</sup> Sur la reconnaissance d'une influence de la décolonisation dans les études sur l'Antiquité classique, voir Momigliano 1969. À ce propos, le panorama historiographique de la question ethnique est tracé dans Müller 2014, p. 17-20.

<sup>54</sup> Redfield, Linton, Herskovits 1936, p. 149-150. Wachtel 1971 a marqué une étape importante dans l'application du concept d'acculturation dans les études historiques.

<sup>55</sup> Gruzinski, Rouveret 1976. Pour une compilation de la bibliographie relative à la notion d'acculturation en Grande Grèce, Rouveret 1992. Pour une application fructueuse de la notion d'acculturation en Grande Grèce, Torelli 1977. La question de l'interaction entre Grecs et indigènes en Italie du Sud est au cœur même des colloques de Tarente depuis *Atti Taranto* 1961 ; elle a été remise à l'honneur dans *Atti Taranto* 2014. Voir ci-après le premier chapitre.

- les agents acculturateurs, externes et internes ;
- les formes du changement culturel, qu'il soit démographique, écologique, socio-économique, linguistique ou mental ;
- les limites de l'acculturation, tant les obstacles naturels que les limites de l'assimilation ;
- la contre-acculturation, qui peut être manifestée par l'inertie, la rupture ou l'agression ;
- les mécanismes de l'acculturation, comme le syncrétisme, l'accumulation, les équivalences et analogies entre des traits comparables, la superposition d'éléments externes et internes et la formation d'une pensée sauvage.

Bien que l'incorporation de l'idée de l'acculturation représente une avancée certaine dans la compréhension des phénomènes d'interaction culturelle, cette notion a fait l'objet de critiques, d'abord en anthropologie, ensuite transposées à son emploi en archéologie. La critique principale s'adresse au traitement des cultures en contact comme des entités relativement uniformes ; la notion même de culture a été mise en question et la définition d'une appartenance à un groupe social a été nuancée<sup>56</sup>. En revanche, le concept d'acculturation a le grand avantage de comprendre les phénomènes de rencontre entre communautés dans leur double aspect ethnique et social. Les rapports de force qui sont établis entre les nouveaux arrivants et les populations locales sont de ce fait au cœur même de l'approche de l'acculturation.

À partir des années 1990, le concept d'ethnicité a, dans une certaine mesure, remplacé l'acculturation dans la bibliographie archéologique. Pour un bref commentaire, nous nous appuyons sur la synthèse de S. Jones<sup>57</sup>. Son approche s'inscrit dans le cadre des perspectives annoncées lors du Congrès mondial d'archéologie (WAC – World Archaeological Congress)<sup>58</sup>, qui met l'accent sur la composante politique de toute recherche et qui utilise abondamment le concept d'ethnicité. Notre propre recherche,

---

<sup>56</sup> Une brève discussion de cette évolution figure dans le premier chapitre.

<sup>57</sup> Parmi les nombreuses définitions possibles d'ethnicité (Barth 1969 ; Meskell 2001, p. 189), nous avons choisi de privilégier Jones 1997, qui nous semble insister le plus sur le caractère dynamique de la définition identitaire et qui pose le plus clairement la question de l'interaction entre groupes ethniques et sources archéologiques. Néanmoins, son ouvrage reste, somme toute, marginal dans la bibliographie archéologique relative au monde grec. Voir aussi Hansen 1996 ; Hall 1997 ; McInerney 1999 ; Malkin 2001 ; Hall 2002 ; Jones 2008 ; Antonaccio 2010 ; Cifani, Stoddart 2012 ; Malkin, Müller 2012. En France, pour une première étape dans la discussion des définitions ethniques à travers des concepts contemporains, voir Müller, Prost 2002. Les deux principaux essais de réflexion dans les contextes du monde grec sont Ruby 2006 et Luce 2007. Pour la bibliographie italienne, voir Fabietti 2018. Malkin, Müller 2012 proposent un bilan sur la question. Une analyse approfondie des possibilités de définition ethnique dans le monde grec antique et ses rapports fuyants avec la culture matérielle se trouve dans Müller 2014.

<sup>58</sup> Champion, Gledhill, Trolle Larsen 1986 ; Ucko 1987 ; Funari, Hall, Jones 1999.

dans la mesure où elle rend clairement explicite le cadre théorique et conceptuel utilisé, tente d'être en conformité avec les principales propositions du WAC. L'expression du contenu politique de toute recherche en archéologie a été bien synthétisée par S. Jones :

*The acceptance that the past is never dead, and that archaeological remains are likely to be involved in the ongoing construction of potentially diverse and fluid identities, will facilitate the development of dynamic and engaged relationships between archaeology and living communities*<sup>59</sup>.

La définition que nous utilisons d'ethnicité lui est donc empruntée :

*Ethnicity is a multidimensional phenomenon constituted in different ways in different social domains. Representations of ethnicity involve the dialectical opposition of situationally relevant cultural practices and historical experiences associated with the different cultural traditions. Consequently, there is rarely a one-to-one relationship between representations of ethnicity and the entire range of cultural practices and social conditions associated with a particular group*<sup>60</sup>.

Cette définition rompt avec la notion traditionnelle de délimitation territoriale, temporelle ou culturelle d'une ethnie. Avec l'utilisation d'une conception dialectique, l'auteur essaie d'éclairer les relations entre ethnicité et archéologie. Selon son argumentation, la culture matérielle est liée à la reconnaissance ainsi qu'à l'expression de l'ethnicité : la culture matérielle contribue à la formation d'une ethnie et est elle-même structurée par cette ethnie. Comme résultat, certaines formes ou certains styles présents dans la culture matérielle peuvent être utilisés pour signaler l'ethnicité, tandis que d'autres peuvent entrecroiser les limites ethniques.

Cependant, ce choix n'est pas arbitraire : l'expression consciente de l'ethnicité à travers la culture matérielle est liée aux dispositions structurales, comme le mode de production ou l'accès à certaines ressources, par exemple. Si ces dispositions conditionnent tous les aspects des pratiques culturelles et des relations sociales d'un certain style de vie, la relation entre l'ethnicité et la culture matérielle dépend des contextes spécifiques.

*Ethnic categories may persist, whilst the material culture involved in the conscious signification of these categories changes, and likewise the ethnic referent of particular styles of material culture may change, whilst the styles themselves remain the same. Thus, the relationship between material culture styles and the expression of ethnicity may be constantly shifting according to time and place*<sup>61</sup>.

---

<sup>59</sup> Jones 1997, p. 141.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 122.

La nature multidimensionnelle de l'ethnicité peut avoir comme résultat un modèle complexe de superposition des distributions de la culture matérielle en différents contextes sociaux et historiques. Les modes de production et de consommation de la culture matérielle de la *même* identité ethnique peuvent varier qualitativement et quantitativement en différents contextes. Par conséquent, les relations entre ethnicité et culture matérielle paraissent être inaccessibles et incertaines pour les archéologues.

En effet, il est important de souligner que l'analyse à partir des critères exclusivement ethniques est très problématique quand on se fonde sur la culture matérielle<sup>62</sup>. Pour pouvoir utiliser cette approche de l'ethnicité, il faut disposer d'une large connaissance des contextes culturels et sociaux du passé qui résultent d'une variété de sources et de données.

Dans les études sur le monde grec, l'approche la plus suivie a été celle de J. M. Hall<sup>63</sup>, qui donne la primauté aux textes, seul type de source où l'expression identitaire peut être réellement saisie avec précision. C. Müller souligne à juste titre les difficultés insurmontables pour pouvoir reconnaître une identité ethnique à partir des seules sources archéologiques<sup>64</sup>, ce qui rend les rapports entre identité et culture matérielle particulièrement discutables.

### *Les études postcoloniales*

Dès les années 1990, les études postcoloniales constituent un progrès indéniable dans la manière de percevoir les interactions culturelles entre colonisateurs et colonisés à l'époque contemporaine, avec une prise en considération bien plus poussée des apports des indigènes dans la formation des nouvelles sociétés<sup>65</sup>. Cette perspective tente de donner voix aux catégories subalternes, traditionnellement opprimées, non seulement socialement et politiquement, mais aussi écartées du discours politique. L'objectif est de révéler les origines, les effets et les résultats d'un discours colonial et de ses représentations, en particulier comme forme de domination des populations colonisées.

Cette approche a eu une répercussion très mitigée et relativement tardive en France. Comme l'a souligné I. van der Poel, les théories postcoloniales d'H. Bhabha, E. Said et G. Spivak sont largement inspirées des philosophes français, en particulier G. Deleuze, J. Derrida et M. Foucault, au moment même où ils perdent de leur

---

<sup>62</sup> Bats 2007 ; Antonaccio 2010.

<sup>63</sup> Hall 1997 ; 2002.

<sup>64</sup> Müller 2014, part. p. 25-30.

<sup>65</sup> Spivak, Harasym 1990 ; Said 1993 ; Sahlin 1995 ; Spivak 1999 ; Bhabha 2004 ; Loomba 2005 ; Spivak 2006.

influence en France<sup>66</sup>. J.-L. Amselle souligne aussi que, dans leur volonté de dénoncer le colonialisme occidental, les propositions postcoloniales risquent de tomber dans une sorte d'essentialisme des cultures africaines, américaines ou indiennes, surtout dans leurs quêtes aux éléments constitutifs de ces cultures avant l'arrivée des Occidentaux, ce qui reviendrait à des formes traditionnelles de l'ethnologie.

Pour notre étude, la première mise en garde nécessaire concerne le vocabulaire et les concepts qui y sont associés. Il est essentiel de distinguer l'idée de « colonialisme » de « colonies » ou de « colonisation ». C'est la première notion qui fait l'objet des critiques, dans le sens où le « colonialisme » est une forme particulière de domination, quand les établissements coloniaux sont dépendants et exploités par la métropole coloniale<sup>67</sup>. Plus directement lié aux préoccupations de l'archéologie, le « colonialisme » peut aussi être défini comme un processus par lequel la culture matérielle donne forme aux populations et non le contraire. Pour reprendre la définition de C. Gosden :

*Colonialism is a process by which things shape people, rather than the reverse. Colonialism exists where material culture moves people, both culturally and physically, leading them to expand geographically, to accept new material forms and to set up power structures around a desire for material culture. From this unity of desire, colonialism variegates into a surprising range of types*<sup>68</sup>.

Dans les rapports complexes avec notre discipline<sup>69</sup>, il faut reconnaître que, dans les années d'impérialisme des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'archéologie constituait un instrument au service du colonialisme dans la formation d'une représentation sociale et historique particulière du passé<sup>70</sup>. Il s'agissait d'un discours fondé sur le postulat d'une supériorité

---

<sup>66</sup> Poel 2004, p. 71 ; Amselle 2008, en particulier le chapitre 1.

<sup>67</sup> Dans ce sens, les différences entre « colonialisme » et « impérialisme » dépendent des contextes historiques et de leur évolution : *Thus, imperialism, colonialism and the differences between them are defined differently depending on their historical mutations. One useful way of distinguishing between them might be to not separate them in temporal but in spatial terms and to think of imperialism or neo-imperialism as the phenomenon that originates in the metropolis, the process which leads to domination and control. Its result, or what happens in the colonies as a consequence of imperial domination, is colonialism or neo-colonialism. Thus the imperial country is the 'metropole' from which power flows, and the colony or neo-colony is the place which it penetrates and controls. Imperialism can function without formal colonies (as in United States imperialism today) but colonialism cannot* : Loomba 2005, p. 6-7.

<sup>68</sup> Gosden 2004b, p. 153.

<sup>69</sup> Gosden 2001.

<sup>70</sup> Gosden 2004a. Par exemple, on peut évoquer l'archéologie française en Algérie (Oulebsir 2004) ou les recherches italiennes en Libye (Munzi 2001 ; 2004). Voir cette utilisation de l'archéologie également au Brésil : Funari, Senna Garraffoni 2012 ; Funari 2013.

de l'Europe occidentale et qui, dans le même temps, a contribué à former une certaine idée de l'Europe<sup>71</sup>.

Il est important de déterminer les contextes où la présence de colonies fait partie d'un système que l'on peut appeler « colonialisme ». La question se pose de manière aigüe pour les établissements grecs d'époque archaïque, puisqu'ils n'ont pas de dépendance vis-à-vis de leur métropole, mais peuvent être insérés dans un mouvement colonial où les formes de vie des Grecs se sont superposées à celles des populations indigènes, dans un processus de domination d'un groupe de colons sur les communautés autochtones. Il est fondamental de distinguer cette absence d'un système de soumission des possessions coloniales par les puissances métropolitaines, le colonialisme, d'un processus de création de nouveaux établissements, c'est-à-dire la colonisation. La critique du colonialisme ne doit en aucun cas invalider l'idée même de la colonisation grecque antique.

Malgré les différences évidentes avec les contextes de colonisation des époques moderne et contemporaine, l'approche postcoloniale peut être utile pour l'analyse des établissements grecs outremer. Cette approche postcoloniale souligne notamment la possibilité d'appréhender ce que l'on appelle les « voix subalternes »<sup>72</sup>. Certains vestiges archéologiques permettent d'entrevoir les traces des catégories sociales qui sont presque complètement absentes des sources écrites, émanant en majorité de l'élite masculine et lettrée. À ce titre, la céramique, notamment la céramique commune, constitue la source essentielle pour l'identification des catégories inférieures des sociétés antiques<sup>73</sup>.

Dans le cadre des études sur la colonisation grecque archaïque, l'approche postcoloniale a été introduite à partir de la toute fin des années 1990 et du début des années 2000, notamment dans la bibliographie archéologique anglophone<sup>74</sup>. En ce qui concerne les interprétations de la colonisation grecque en Occident, l'historiographie anglophone a été particulièrement marquée par l'ouvrage classique de

---

<sup>71</sup> Esposito, Leo 2006.

<sup>72</sup> Hall 1999. Discussion sur la complexité (ou la « biographie ») des objets telle que l'archéologie et l'anthropologie la montrent dans Gosden, Marshall 1999. Application dans le contexte de la Grande Grèce : Zuchtriegel 2017b.

<sup>73</sup> Esposito 2009 ; Esposito, Zurbach 2015. Voir aussi Esposito, Pollini 2013c.

<sup>74</sup> Une discussion importante s'est engagée surtout en langue anglaise, menant parfois à la négation même du phénomène de colonisation : Osborne 1998, p. 251-252 ; Owen 2005 ; Van Dommelen 2006 ; 2012 ; Hall 2012. Voir le numéro 10 de la revue *Ancient West and East*, publié en 2011, avec une discussion sur le vocabulaire dans Sommer 2011, et des critiques de ce révisionnisme par Domínguez 2012 et Greco E. 2011. Voir aussi D'Ercole 2012 et Guzzo 2016b, solidement fondés sur des sources écrites et archéologiques. À partir d'une approche postcoloniale, l'ouvrage de Hodos 2006 est intéressant dans la mise en parallèle des colonies grecques et phéniciennes pendant le premier âge du fer ; voir aussi Domínguez 2012 ; Sommer 2012 ; Hodos 2012.

T. J. Dunbabin<sup>75</sup>, Australien et professeur à Oxford, qui incarnait en quelque sorte la figure du colonisateur critiquée par l'approche postcoloniale. Ainsi, les études postcoloniales sur les Grecs en langue anglaise se confondent quelque peu avec une critique adressée à T. J. Dunbabin et à une transposition un peu mécanique des catégories de la colonisation britannique dans l'Antiquité grecque.

En revanche, il est important de souligner que l'étude des colonies grecques en Occident a une longue tradition dans diverses historiographies, notamment en Italie et en France, et que, depuis les années 1960, sont pris en considération les populations indigènes et l'apport de concepts modernes comme l'acculturation<sup>76</sup>.

Dans cette opposition entre les différents courants historiographies, nous remarquons une certaine coïncidence entre, d'une part, la perte d'influence du poststructuralisme en France et, d'autre part, son utilisation comme base des approches dites post-processuelles de l'archéologie (*postprocessual archaeology*)<sup>77</sup>. Dans une certaine mesure, cela peut aider à expliquer pourquoi les études postcoloniales ont obtenu un large succès dans l'historiographie anglophone tandis qu'elles restent plutôt rares ou critiquées en France et en Italie. Si l'on peut effectivement reprocher une forme de mépris pour les travaux écrits en français ou en italien de la part de chercheurs anglophones, plusieurs thématiques liées aux contextes coloniaux grecs peuvent bénéficier de l'apport du postcolonialisme, notamment celle liée aux questions des identités<sup>78</sup>.

C'est dans le sens d'une grande sensibilité à toutes les traces des rapports de force présents dans les sociétés coloniales que nous devons évoquer le développement de l'archéologie historique<sup>79</sup>, une branche qui s'occupait à l'origine de la culture matérielle produite en Amérique après l'arrivée des Européens. Partant des problématiques de l'anthropologie et des sciences sociales, mais en opposition à une archéologie préhistorique, ici les sources archéologiques peuvent être confrontées avec les textes. Dans

---

<sup>75</sup> Dunbabin 1948. Voir De Angelis 1998. Il peut être mis en parallèle avec l'archéologue australien A. D. Trendall, professeur à l'université La Trobe et spécialiste de céramique figurée italienne. Ce dernier a été à l'honneur d'un colloque international réalisé aussi en commémoration du bicentenaire de l'Australie, où les colonisations grecque et britannique ont été comparées : Descoedres 1990. Pour un commentaire plus large sur l'historiographie de la colonisation grecque en langue anglaise, voir Urquhart 2020.

<sup>76</sup> Le premier colloque de Tarente était dédié spécifiquement à cette question : *Atti Taranto* 1961. Signalons aussi deux rencontres scientifiques de grande portée : *La mort, les morts* 1977 et *Actes Cortone* 1981. La thématique du congrès de Tarente de 2010 a été une sorte de réponse savante aux courants postcoloniaux anglophones : *Atti Taranto* 2010. Sur les historiographies française et italienne de la colonisation grecque, voir Gras 2020 et De Angelis 2020b.

<sup>77</sup> Hodder 1986 ; Hodder, Shanks 1995 ; Shanks 2008. Cf. Esposito, Pollini 2016.

<sup>78</sup> Hall 2012.

<sup>79</sup> Funari 1999 ; Orser 2000 ; Funari, Zarankin, Stovel 2005 ; Lawrence, Shepherd 2006, p. 75 ; Funari, Oliveira, Zarankin 2010.

un deuxième temps, les domaines d'étude de cette approche se sont élargis à d'autres contextes historiques, y compris l'Antiquité classique, bien que cette transposition soit encore marginale<sup>80</sup>.

Ainsi, cette posture invite l'archéologue à confronter vestiges archéologiques et textes<sup>81</sup>, sans hiérarchie entre les deux types de données<sup>82</sup>, et à déconstruire les objets archéologiques selon une méthode littéraire d'interprétation de texte, analysant chaque détail séparément, pour ensuite reconstruire l'ensemble avec une compréhension plus profonde. L'archéologie historique est liée aux approches postcoloniales dans la préoccupation commune de l'analyse approfondie des thématiques telles que l'exploitation des classes, les différences de statuts et les études de genre. Dans le traitement des sources archéologiques, on insiste notamment sur les relations de pouvoir entre groupes sociaux et individus, sur les mécanismes de domination et de résistance<sup>83</sup>.

Notre travail est donc largement inspiré de cette perspective de l'archéologie historique, tant pour la confrontation entre sources écrites et matérielles que pour la prise en compte des relations de pouvoir entre groupes sociaux en contact.

### *Les approches contemporaines pour l'étude des identités*

Sur le thème des identités antiques, des concepts empruntés surtout à l'anthropologie sont souvent employés pour aider à comprendre la réalité des contacts entre populations diverses, créés à partir de l'installation des Grecs dans plusieurs régions du bassin Méditerranéen. Si nous avons déjà évoqué les concepts d'acculturation et d'ethnicité, ces dernières années d'autres ont été introduits, tels transferts culturels<sup>84</sup>,

---

<sup>80</sup> Pour la transposition vers les mouvements coloniaux des Grecs, Phéniciens et Romains, voir Cunliffe 2006, p. 317. En France, le volume d'Étienne, Müller, Prost 2000 (3<sup>e</sup> éd. 2014) était très original dans son approche, qui revendiquait l'utilisation de sources matérielles et textuelles ensemble mais dans leurs spécificités.

<sup>81</sup> Meskell 2001, p. 187-213; Lawrence, Shepherd 2006, p. 71.

<sup>82</sup> Dyson 1995; Small 1995b, p. 4-5; 1999, p. 122-136; Johnson 1999. Pour l'archéologie du monde grec classique, Ober 1995, p. 91-123; Small 1995a, p. 143-174. Cf. Pollini 2017b.

<sup>83</sup> Remarquons la possibilité d'utiliser des approches telles que les « *Third wave feminists* » (Meskell 2001, p. 192-194) ou l'histoire du genre (Scott 1986).

<sup>84</sup> Turgeon, Delâge, Ouellet 1996; Müller, Prost 2002.

créolisation, branchement<sup>85</sup>, *agency, middle ground*<sup>86</sup>, hybridation<sup>87</sup>, et même globalisation<sup>88</sup> ou son corollaire, « glocalisation »<sup>89</sup>.

Dans un mouvement parallèle, le concept de « métissage » a regagné une certaine place dans les débats en sciences humaines, notamment pour souligner la spécificité et la complexité d'une certaine « pensée métisse »<sup>90</sup>, qui n'est pas la juxtaposition de caractéristiques autochtones et allogènes, mais une création nouvelle à partir d'éléments de différentes origines. Ainsi, est séduisante la définition de F. Laplantine qui insiste sur le caractère d'oscillation du métissage : « Pour qu'il y ait métissage, il faut qu'il y ait transformation, transmission et traduction, ce qui suppose un mouvement d'oscillation permanent<sup>91</sup>. » Dans ce cas, ou comme l'affirme également S. Gruzinski, le métissage, entendu comme polymorphe, composé d'identités multiples et en constante métamorphose, peut représenter une approche méthodologique opérante pour l'analyse des sources archéologiques en contexte colonial, où les différentes formes d'interaction culturelle sont difficilement saisissables de manière univoque<sup>92</sup>.

Pour ce qui est des contacts entre populations grecques et indigènes, il y a eu une évolution importante, surtout dans le sens d'une prise en compte plus nuancée et complexe des phénomènes d'interaction culturelle. Chacun utilise une certaine

---

<sup>85</sup> Amselle 2001.

<sup>86</sup> Malkin 2002.

<sup>87</sup> Antonaccio 2003 ; Malkin 2004 ; Dietler 2005 ; Van Dommelen 2006 ; Antonaccio 2013 ; *Atti Taranto* 2014, en particulier Malkin 2014 et Lippolis 2014, pour deux visions conceptuelles et méthodologiques. Voir aussi Castiglioni, Curcio, Dubbini 2020.

<sup>88</sup> Pour ce dernier terme, voir Hodos 2009, où l'auteur souligne les hétérogénéités et les expressions multiples des identités et des mélanges culturels. Voir aussi Müller 2016.

<sup>89</sup> Vlassopoulos 2013, part. p. 226-277.

<sup>90</sup> Voir en particulier Laplantine, Nous 1997 ; Gruzinski 1999 ; Laplantine, Nous 2001. En dernier, voir Capanema *et al.* 2015.

<sup>91</sup> Laplantine 2015, p. 39-41, insiste : « Il ne peut y avoir de métissage dans la copie, l'imitation, la fidélité absolue, le calque ou le décalque consistant dans la reproduction du même. Mais pas davantage dans un processus d'intégration, d'incorporation anthropophagique par lesquels on s'approprie la langue et la culture de l'autre. Dans les deux cas, par réception servile (modèle de la reproduction tournée vers un en-deçà) ou par assimilation vorace (modèle de la substitution dirigé vers un au-delà), on procède à la négation de la relation métisse qui suppose, c'est vraiment le minimum, que les différences ne soient pas abolies. [...] Les catégories d'hybridation, de mixité, de mélange, d'assemblage et même de bricolage (C. Lévi-Strauss) ne permettent pas de penser le devenir métis car elles supposent encore l'existence d'"éléments" ontologiquement et historiquement premiers qui se seraient accessoirement rencontrés pour produire du dérivé. Les individus dans un processus de métissage ne s'approprient plus eux-mêmes à partir d'une matrice culturelle exclusive (qui serait européenne, africaine, indienne...) car la culture vers laquelle on va, mais que l'on ne connaît pas, l'emporte sur la culture dont on vient. »

<sup>92</sup> Voir aussi notre contribution aux débats sur une appropriation du concept pour l'analyse des réalités coloniales en Grande Grèce : Esposito, Pollini 2015.

panoplie conceptuelle, avec un vocabulaire propre, pour naviguer entre des notions qui ne se distinguent pas facilement. Tous soulignent la réciprocité des contacts et des emprunts culturels, et admettent un rôle actif de la part des populations indigènes dans la réception, l'indifférence ou dans le refus des apports des Grecs<sup>93</sup>.

C. M. Antonaccio<sup>94</sup> compte parmi les plus radicales dans l'utilisation d'une certaine « hybridation des artefacts », c'est-à-dire des objets qui ne sont pas simplement grecs, ni purement indigènes, mais des « *new, hybrid forms that redefine both identities*<sup>95</sup>. » En revanche, dans l'analyse de la culture matérielle, notamment de la céramique, on voit que les préoccupations ethniques apparaissent comme secondaires par rapport aux complexes superpositions entre savoir-faire, styles, stratégies des potiers et des consommateurs. Par conséquent, les relations sociales, voire interpersonnelles, semblent compter bien plus que les appartenances ethniques des potiers<sup>96</sup>.

Dans le sillage des études postcoloniales, I. Malkin<sup>97</sup> a introduit dans le débat sur les contextes coloniaux grecs d'époque archaïque la notion de *middle ground*. Empruntée à l'histoire moderne<sup>98</sup>, cette expression désigne un espace d'interface, « un entre-deux – entre cultures, entre peuples », à la fois lieu géographique, espace politique et social qui définit ainsi une interprétation audacieuse, celle de « l'entente » entre colons et indigènes, d'un compromis culturel fait de méprises, d'échanges, où les uns s'approprient les valeurs des autres, les interprètent et les déforment pour les réinventer.

Le postulat fondant ce courant est l'évacuation des rapports de force et de pouvoir, surtout quand il soutient l'existence d'un processus de contact où les populations sont interdépendantes mais où il n'y a pas de rapport hégémonique des unes sur les autres. Dans une généralisation abusive des rares cas où cette absence d'hégémonie peut réellement avoir existé, certains vont jusqu'à voir, dans plusieurs contextes de présence grecque en Occident à l'époque archaïque, une cohabitation pacifique. Or, il est intéressant de remarquer que, dans la transposition des études postcoloniales pour l'analyse de la colonisation grecque, certains hellénistes ont fini par renverser l'objectif de départ. Dans la prise en compte et la valorisation de la composante indigène, les rapports de force et les relations de pouvoir, que l'on peut affirmer être la caractéristique essentielle des courants postcoloniaux, ont disparu des interprétations des contextes

---

<sup>93</sup> En particulier, voir Lyons, Papadopoulos 2002 ; Spatafora, Vassallo 2006 ; Tréziny 2010. Nous pouvons aussi citer les travaux de Dupont 2005 et l'idée d'altérité incluse, dans le sens où l'on peut s'approprier de l'autre en conservant ou exaspérant son altérité afin de construire sa propre identité.

<sup>94</sup> Antonaccio 2003 ; 2010.

<sup>95</sup> Antonaccio 2004, p. 76.

<sup>96</sup> Esposito, Zurbach 2015. Voir aussi le recours à l'idée de « chaînes de sociétés » proposée par les africanistes et empruntée par Bats 1997 pour l'interprétation des productions céramiques antiques.

<sup>97</sup> Malkin 2002 ; 2011. Voir la réponse d'Antonaccio 2013.

<sup>98</sup> White 1991.

coloniaux grecs. Non seulement la facette violente de la conquête de terres par les colons grecs est effacée, mais aussi les différents moyens de domination à l'intérieur des sociétés indigènes ne sont plus observés.

Par conséquent, il est essentiel de mieux saisir les rôles ambivalents des élites autochtones, y compris dans leur volonté de se mettre « au niveau » des Grecs, même si elles ont peut-être dû recourir à des dispositifs de mimétisme (*mimicry*)<sup>99</sup>. Cela veut dire que certaines élites ont pu faire usage de divers modes de collaboration avec les colons grecs, y compris et surtout pour maintenir et renforcer leur contrôle sur la plus grande partie de leur territoire et sur la majorité de la population autochtone.

Dans ce sens, H. K. Bhabha<sup>100</sup> a bien montré comment les formes hégémoniques de contrôle ont besoin de répétition et de différenciation pour être effectives : le processus de répétition introduit incertitude et panique, tandis que l'établissement de la différenciation renforce le contraste ; le résultat est dès lors l'ambivalence. Suivant son interprétation, c'est justement dans les cas d'ambivalence, où les différentes sources à notre disposition sont contradictoires et rendent presque impossible une interprétation claire et univoque, que l'on peut saisir quelques traces des « voix subalternes », c'est-à-dire que l'on peut appréhender certains éléments des groupes soumis et des relations de pouvoir. Dans l'interprétation des sources archéologiques, la culture matérielle peut être employée pour signaler les différences selon une dialectique complexe de négociation, de résistance ou de refus. Il est essentiel de tenir compte également des aspects liés aux styles<sup>101</sup> et aux rapports entre artisans et commanditaires<sup>102</sup>. Au sein des populations non grecques en contact avec les Grecs, une dynamique d'identification et de différenciation par rapport aux colons grecs peut alors se superposer à une fonction de distinction sociale des élites à l'intérieur de la communauté<sup>103</sup>.

Par conséquent, il est possible d'employer une perspective postcoloniale à condition d'être attentif aux rapports sociaux, de pouvoir et de domination, ainsi qu'aux ambivalences des sources à disposition. Une analyse de l'interaction entre les Grecs et d'autres populations ne peut se cantonner à une approche purement ethnique<sup>104</sup>. Selon

---

<sup>99</sup> Les exemples connus, notamment par les sources écrites, d'interaction des Grecs avec les populations locales, en particulier les cas de mariages mixtes ou de contacts diplomatiques, ont eu lieu au niveau des élites. À ce propos, et notamment sur le rôle des femmes, voir Esposito, Zurbach 2010 ; sur la place des indigènes en tant que partenaires actifs, Mercuri 2010 et Esposito 2005.

<sup>100</sup> Bhabha 2004.

<sup>101</sup> Les rapports entre styles et identités sont discutés par Croissant 2007.

<sup>102</sup> Voir les tentatives d'approche de ce problème dans le contexte spécifique de la Grande Grèce dans *Atti Taranto* 2015.

<sup>103</sup> Esposito 2009.

<sup>104</sup> Antonaccio 2010 ; Bats 2007. Voir aussi nos commentaires sur les définitions et représentations ethniques des Grecs dans le troisième chapitre.

l'interprétation de P. Boissinot<sup>105</sup>, nous sommes peut-être tributaires d'une vision un peu trop rigide des relations entre Grecs et non Grecs à travers l'héritage de la notion d'ethnie, qui peut porter un regard trop essentialiste de la culture.

Bien qu'elle soit encore peu valorisée en histoire, on peut remarquer l'apport de l'approche contemporaine de l'interculturalité, notion développée notamment en sociologie, communication, psychologie, gestion et dans les sciences de l'éducation<sup>106</sup>, le plus souvent comme un instrument d'un projet politique. À l'heure de la globalisation et de certains propos communautaristes ou xénophobes, l'interculturalité se veut d'abord comme un outil pour faciliter le dialogue entre personnes de différents milieux culturels, de façon à valoriser les diverses cultures sans hiérarchie et à enlever tout caractère ethnique, religieux ou communautaire. Dans un sens très contemporain, la notion souligne des relations multiformes entre cultures, mais à partir du point de vue des individus et non pas de façon monolithique pour l'ensemble d'une communauté donnée. C'est ainsi que le terme « interculturel » peut évoquer, premièrement, le dialogue entre des cultures avec enrichissement mutuel à travers leurs échanges<sup>107</sup> ; deuxièmement, il renvoie à l'héritage culturel présent dans les pratiques des individus et des groupes.

Au-delà de ces définitions assez vagues, il est fondamental de préciser ce que l'interculturalité peut réellement nous apporter. Tout d'abord, cela permet de dépasser la vision traditionnelle et essentialiste de la culture, largement inspirée de l'anthropologie de F. Boas. Nous pouvons ainsi emprunter la définition de M. Rautenberg : « La culture, nous la comprendrons comme le résultat de la mise en œuvre par les acteurs sociaux des logiques de distinction et d'excellence, de l'expression des identités collectives, de la production et des échanges commerciaux et des pratiques et des représentations sociales qui pourront être reconnues, ou non, comme relevant du domaine de l'art<sup>108</sup>. » Il est nécessaire de l'adapter afin qu'elle puisse être opérante dans les contextes antiques ; mais cette définition a l'avantage de souligner le caractère polymorphe et dynamique de « culture », entendue donc comme un processus en constante évolution, comme une construction à plusieurs échelles et plurielle, qui s'adapte en fonction des groupes qui s'en servent.

Pour l'analyse de la rencontre entre groupes d'origines différentes, à partir de cette notion dynamique de « culture », l'interculturalité peut être employée pour dépasser les catégories liées aux identités ethniques. Selon A. Hammouche, « l'interculturalité est un processus généré par la relation aux autres : cette relation est tout à la fois

---

<sup>105</sup> Boissinot 2005.

<sup>106</sup> Cf. la définition de White 2018.

<sup>107</sup> UNESCO's e-Platform on Intercultural Dialogue : <https://fr.unesco.org/interculturaldialogue/>.

<sup>108</sup> Rautenberg 2008, p. 36.

pratique et symbolique et concerne aussi bien les situations de contact physique que des rapports à distance et des représentations. L'attention, positive ou négative, que cela génère est, à bien des égards, un des fondements anthropologiques des processus de différenciation entre groupes se distinguant culturellement<sup>109</sup> ».

Si, pour l'époque contemporaine, il est permis de l'employer pour analyser les choix personnels des individus<sup>110</sup> qui se meuvent entre deux ou plusieurs cultures, pour l'Antiquité, nous devons conserver l'échelle des groupes sociaux. À partir de là et dépassant le clivage trop essentialiste de Grec et non Grec, il est possible d'appréhender les choix multiples des différents groupes sociaux en contact, en fonction de leurs objectifs politiques et économiques. Ainsi, en prenant en compte les formes d'expression de toutes les catégories sociales, on peut réintroduire la question des rapports de force entretenus entre les diverses composantes des sociétés coloniales antiques en Grande Grèce : les colons grecs appartenant à une élite coloniale, les colons grecs pauvres, les autres groupes d'immigrants tels les Étrusques, riches ou pauvres, ainsi que les autochtones également dans leur diversité sociale et prenant en compte leur propre hiérarchie. Nous aboutissons ainsi à un panorama beaucoup plus complexe et étendu que la simple opposition binaire : Grecs *versus* indigènes. La notion d'interculturalité nous sera notamment utile dans la mesure où elle permettra d'expliquer pourquoi certains groupes puisent quelques éléments, et pas d'autres, des différentes cultures en contact pour créer des expressions mixtes et uniques, qui échappent donc à toute catégorisation ethnique figée, et qui utilisent divers moyens de différenciation sociale.

## L'espace et l'histoire

### *Tournant spatial et réseaux*

Un autre aspect des rapports interculturels relève de l'articulation entre les sociétés et les espaces. Le point de départ est sans doute un tournant intellectuel majeur de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le « tournant spatial » (*spatial turn*). À partir des réflexions de M. Foucault<sup>111</sup> et dans une perspective que l'on peut considérer comme postmoderne, H. Lefebvre et E. Soja ont montré que l'espace géographique n'est pas une donnée immuable, un simple milieu où les événements historiques se produisent, mais plutôt une construction, un produit ou un résultat obtenu à partir de certaines pratiques

---

<sup>109</sup> Hammouche 2008, p. 5.

<sup>110</sup> Blanquart 1986, part. p. 48, affirme clairement la conformité de l'approche de l'interculturalité avec une crise générale des identités collectives et l'émergence d'un nouveau type d'individu.

<sup>111</sup> Foucault 1984, part. p. 46.

sociales dans un objectif précis<sup>112</sup>. Par conséquent, les préoccupations relatives à l'espace sont désormais essentielles dans la réflexion historique : l'aménagement et la perception de la nature géographique deviennent des conceptions déterminées socialement dans leurs contextes historiques.

Il est impératif de souligner d'emblée que la thématique même de notre travail est tributaire de cette préoccupation relative à l'espace lorsqu'elle est employée pour l'étude des sociétés grecques. Dans ce sens, l'ouvrage de F. de Polignac<sup>113</sup> constitue l'un de nos points de départ, à travers la perception des territoires des cités grecques comme étant des constructions sociales, notamment par l'emplacement et la fréquentation des sanctuaires situés à la périphérie.

Ce tournant spatial a inspiré de formes nouvelles d'analyse de l'environnement naturel et il est désormais courant de faire appel à la notion de paysage. Le terme « paysage » véhicule une idée subjective, d'après sa définition en tant que l'« étendue d'un territoire que l'œil peut embrasser »<sup>114</sup>. Selon cette définition et avec la conscience de sa subjectivité intrinsèque, ce qui nous intéresse n'est pas une description « objective » du relief géographique, mais plutôt d'approcher la perception que les Anciens pouvaient avoir de leur environnement naturel, telle qu'en témoignent les sources écrites ou iconographiques<sup>115</sup>. Sans pour autant élaborer une « archéologie du paysage » à part entière<sup>116</sup>, nous suivons une approche qui consiste à tenir compte des caractéristiques géographiques dans une étude historique et archéologique de la campagne.

Prenant le cadre de l'ensemble de la Méditerranée comme espace d'analyse P. Horden et N. Purcell sont à l'origine d'une inflexion dans l'historiographie du monde grec<sup>117</sup>. Ils ont bouleversé la question des échelles en affirmant la centralité de la notion des microrégions interconnectées, dans une voie intermédiaire entre le cadre habituel des cités grecques autonomes et les grands royaumes ou empires.

Également inspiré du tournant spatial et dans l'échelle large des grands espaces de mobilité des Grecs en Méditerranée, I. Malkin a été le premier à appliquer le concept de réseau comme notion heuristique permettant de mieux expliquer les réalités du

---

<sup>112</sup> Voir une synthèse dans Lévy 1999, part. p. 22-24 et 40-47. L'objectif de ce tournant spatial a été énoncé par E. Soja : *My aim is to spatialize the historical narrative, to attach to durée an enduring critical human geography* (Soja 1989, p. 1).

<sup>113</sup> Polignac 1995. Voir Müller 2019, p. 29, ainsi que notre premier chapitre.

<sup>114</sup> Définition du dictionnaire de l'Académie française, 9<sup>e</sup> édition de 2019, entrée « paysage » : <https://www.dictionnaire-academie.fr>.

<sup>115</sup> À ce propos, voir les travaux d'A. Rouveret, en particulier Rouveret 1997 et 2004.

<sup>116</sup> Voir notre discussion historiographique dans le premier chapitre.

<sup>117</sup> Horden, Purcell 2000. Voir notre premier chapitre.

monde grec<sup>118</sup>. Les cités grecques constituent effectivement un espace décentralisé, sans autorité unique et centrale, sans pouvoir organisateur. Mais l'apport essentiel du concept employé par I. Malkin se retrouve dans la tentative de saisir le caractère ambivalent des cités grecques, avec des éléments de convergence (une même identité grecque peut se reconnaître dans diverses cités) et de divergence, ceux qui expliquent la multitude de différences locales. Cette approche oblige à dépasser la notion traditionnelle de centre-périphérie qui ne correspond pas à la réalité des cités grecques métropolitaines et coloniales<sup>119</sup>.

Si le concept de réseau permet en effet de mieux expliquer certaines réalités des cités grecques coloniales, son emploi pour l'analyse de la frontière des cités d'Italie méridionale nous semble problématique du point de vue spatial. Premièrement, la question de l'échelle est essentielle. Dans le cas des réseaux, on s'intéresse aux connexions d'une cité avec d'autres, où les possibilités d'échanges économiques, culturels, etc. comptent davantage que la distance physique qui les sépare. C'est là justement l'un des apports majeurs de la notion : la possibilité de démontrer la proximité économique, institutionnelle ou culturelle d'une cité avec d'autres qui sont physiquement très éloignées. Deuxièmement, la réflexion envisagée par le concept de réseau pose la question de la possibilité d'un dépassement des frontières. L'utilisation de l'approche des réseaux par la géographie contemporaine n'a pas effacé l'importance des territoires, puisque l'espace entre les différents nœuds d'un réseau n'est pas vide, comme dans les modèles mathématiques, mais il est souvent rempli d'un territoire<sup>120</sup>. En ce qui concerne l'histoire grecque, les réseaux notamment économiques sont alimentés par les territoires des cités, ce qui permet une analyse articulée des deux notions<sup>121</sup>. En revanche, la frontière telle qu'elle est envisagée ici suppose le contact entre deux territoires, aux antipodes donc de la notion de réseau. Il est possible de s'intéresser à l'idée des limites d'un réseau, une sorte de frontière du réseau<sup>122</sup>, mais ce n'est pas l'objectif ici.

En revanche, du point de vue de l'interaction culturelle entre les Grecs et d'autres populations, l'approche des réseaux peut être pertinente. En particulier, cette notion et son emploi en histoire grecque permettent d'attirer l'attention sur plusieurs

---

<sup>118</sup> Malkin *et al.* 2009 ; Malkin 2011. Bilan historiographique dans Gras 2012 ; Dan *et al.* 2018 ; Müller 2019. Le colloque de Tarente de 2018 a été l'occasion d'essayer d'appliquer le concept de réseau aux réalités des cités de Grande Grèce : *Atti Taranto* 2018.

<sup>119</sup> Synthèse de Dana 2012 ; voir aussi Dana, Savalli-Lestrade 2019b.

<sup>120</sup> L'adaptation du concept de réseau par la géographie contemporaine semble encore en cours et inachevée. La plus grande difficulté est justement de concilier l'opposition des réseaux aux territoires, par le caractère lacunaire, non linéaire et discontinu des premiers : Lévy, Lussault 2013, p. 870-871.

<sup>121</sup> Voir une application de cette analyse articulée dans Müller 2010.

<sup>122</sup> À titre d'exemple, il est possible d'imaginer l'étude de la frontière du réseau créé par l'hégémonie athénienne à l'époque classique, où l'on pourrait considérer les clérouquies, les possessions athéniennes en dehors de l'Attique, comme une sorte de frontière de la cité d'Athènes.

caractéristiques communes à un nombre très important de cités, y compris quand elles sont très éloignées les unes des autres, c'est-à-dire la formation d'une sorte de culture grecque commune, une *koinè*. À partir de cette conception des réseaux, la notion de globalisation et son corollaire, la « glocalisation », constituent des évolutions importantes<sup>123</sup>. Ces deux termes, très clairement inspirés des réalités contemporaines, ont été employés comme outils qui permettent d'identifier les emprunts d'éléments partagés par un grand nombre de cités grecques mais qui sont modifiés et adaptés localement pour s'accorder aux goûts ou besoins de certaines communautés. Dans la variété des formes de « glocalisation », une pratique culturelle donnée peut être adaptée et employée dans un contexte différent ou avec des fonctions distinctes de l'original. Aussi, peut-elle être à l'origine de la création de nouveaux codes qui sont ensuite interprétés et appropriés par des communautés de différentes origines. Enfin, l'hybridation peut également être considérée comme l'une des formes extrêmes de « glocalisation ».

Ces deux notions peuvent être employées dans les deux sens. D'une part, il est possible d'observer la « glocalisation » de certains savoirs « barbares » par les Grecs et, d'autre part, le mouvement inverse, celui de la « glocalisation » d'une certaine culture commune grecque, une sorte de *koinè* dès l'époque archaïque<sup>124</sup>, par les populations non grecques d'Italie méridionale.

Dans tous les cas, quel que soit l'outil conceptuel utilisé, il est primordial de rester très attentif à la multitude de formes d'interaction culturelle, plutôt que simplement ethniques, mais cela doit se faire prenant également en compte l'aspect social des rapports de force entre les populations en contact.

## Frontier history

Une dernière approche fait un pont entre les études de l'Amérique coloniale et l'Antiquité grecque. Il s'agit du concept de *frontier history*, qui a eu un grand impact dans l'analyse des colonies grecques d'Italie du Sud. La notion de frontière comme une zone d'avancement de la conquête de l'Ouest américain a été théorisée d'abord par F. J. Turner à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et s'est ensuite généralisée sous l'appellation de *frontier history*<sup>125</sup>. Selon sa formule devenue classique, c'est l'existence de la frontière qui explique le développement de la société américaine et la constitution de la nation

---

<sup>123</sup> Vlassopoulos 2013, p. 226-277, part. p. 235.

<sup>124</sup> Pour une analyse exemplaire d'une forme de *koinè* des héros voyageurs en Italie entre les cités grecques et étrusques à l'époque archaïque, voir Rouveret 2014b.

<sup>125</sup> Turner 1893 ; traduction française dans Turner 1963. Voir aussi nos observations sur le parallèle entre cette approche intellectuelle et les arts du spectacle, avec la figure de Buffalo Bill, ou le cinéma, avec les westerns, dans Pollini 2022.

des États-Unis, y compris le caractère particulier de son peuple<sup>126</sup>. Il affirme que, jusqu'au moment de sa célèbre étude, les historiens et économistes de son temps négligeaient les caractères particuliers de la frontière et que celle-ci n'était vue que par son côté purement militaire. L'originalité de sa théorie a été la création d'une explication, convaincante à l'époque, pour la spécificité de l'histoire américaine, notamment sur la constitution de la nation et l'intégration des immigrants et des valeurs typiques du peuple américain.

L'élément essentiel de sa théorie est l'existence d'un « espace vide », à savoir des terres avec des ressources naturelles abondantes et susceptibles d'être conquises<sup>127</sup>. Sa conception de terre libre est celle du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'il s'agit des espaces dont le pionnier peut s'emparer pour les transformer en terres privées. C'est un mouvement « individualiste et démocratique » à la fois, dans le sens où il permet l'accès à la terre à un grand nombre d'immigrants.

Un autre aspect fondamental de son analyse est la place que tient le commerce dans la conquête de l'espace par les colons d'origine européenne. D'une part, les échanges commerciaux avec les indigènes constituaient le premier mouvement colonisateur, par lequel une partie des valeurs de la civilisation occidentale pénétrait l'arrière-pays. D'autre part, certains des éléments apportés par les colons d'origine européenne, tels le cheval et les armes à feu, servaient aux autochtones dans leur lutte contre les pionniers. Ce double aspect du commerce dans l'interaction entre les sociétés en contact est un point d'extrême importance pour nos discussions sur la frontière dans l'Antiquité, surtout à une époque où la différence de niveau technique entre Grecs et populations italiques n'était pas aussi marquée.

En rapport avec ces contacts, F. J. Turner a aussi mis en relief le rôle de la frontière dans l'intégration d'individus de plusieurs origines dans la société américaine. Dans son étude, si la côte Est américaine était peuplée principalement par des colons d'origine anglaise, la conquête de l'Ouest était en grande partie l'effet de l'action d'immigrants européens d'autres origines, surtout allemands et irlandais. Par l'appropriation des terres, ces gens devenaient américains et étaient donc associés à une société mixte et hétéroclite. Par conséquent, la fusion de diverses nationalités contribuait substantiellement à la constitution de cette nouvelle société composite, mais qui devenait spécifiquement américaine.

Les différentes fonctions du poste militaire de frontière ont été également mises en évidence dans la définition de la *frontier history*. Ces postes militaires ont joué un rôle majeur dans la conquête progressive du territoire et constituaient l'établissement autour duquel plusieurs communautés de colons s'organisaient.

---

<sup>126</sup> Turner 1896, reproduit dans Turner 1921, chapitre VII.

<sup>127</sup> Sur cette question à propos du Brésil, voir Monbeig 1952, et, plus récemment, Osorio Silva 2003, p. 102 ; 2006, p. 46.

F. J. Turner a fortement insisté sur la spécificité de sa théorie, qui serait valable uniquement dans le contexte de la conquête de l'Ouest américain. Néanmoins, F. J. Turner lui-même avait déjà proposé une certaine comparaison possible entre le contexte américain moderne qu'il étudiait et la Méditerranée dans l'Antiquité<sup>128</sup>. Il est évident qu'on ne peut pas adopter une conception théorique, forgée dans un contexte historique spécifique et dirigée à l'explication d'une réalité déterminée, et la transposer sans médiation<sup>129</sup>.

Cette transposition a été entreprise surtout par O. Lattimore<sup>130</sup> pour analyser diverses réalités en Asie, notamment pour la conquête de la Mongolie. L'emploi que faisait O. Lattimore du concept le privait de son contenu le plus contestable, à savoir la vision très idéologique et partielle de la constitution de l'homme américain. On gardait surtout l'aspect dynamique de la frontière, en tant que zone mouvante, lors d'une conquête progressive de l'espace par les colons, avec des rôles particulièrement importants des postes de frontière et des échanges commerciaux. D'autres exemples plus récents essaient d'employer le cadre conceptuel développé par F. J. Turner à d'autres contextes<sup>131</sup>. Dans tous ces travaux, il est important de remarquer les précautions prises pour ne pas transposer mécaniquement les idées de l'Américain du XIX<sup>e</sup> siècle sans critique et sans des balises bien établies. La conclusion est qu'une approche comparatiste est le moyen le plus avisé pour pouvoir procéder à cette transposition<sup>132</sup>.

On a bien vu, l'approche de la *frontier history* a connu un énorme succès aussi bien dans l'explication de la conquête américaine que dans d'autres contextes historiques. Mais, à partir des années 1960, certaines critiques ont commencé à s'élever et se sont adressées surtout à son contenu idéologique pour l'explication du caractère de l'homme américain, notamment la valorisation du pionnier comme l'élément le plus fort, civilisé et entrepreneur<sup>133</sup>. La position de F. J. Turner impliquait implicitement un grand mépris pour les autres composantes de la société américaine de l'époque, en

---

<sup>128</sup> *What the Mediterranean Sea was to the Greeks, breaking the bond of custom, offering new experiences, calling out new institutions and activities, that, and more, the ever retreating frontier has been to the United States directly, and to the nations of Europe more remotely*: Turner 1893.

<sup>129</sup> Pour l'application du concept aux réalités de l'Italie du Sud, voir Lepore 1973, p. 31, et notre premier chapitre.

<sup>130</sup> Lattimore 1962.

<sup>131</sup> Monbeig 1952, cité dans Osorio Silva 2003.

<sup>132</sup> Osorio Silva 2003.

<sup>133</sup> *The result is that to the frontier the American intellect owes its striking characteristics. That coarseness and strength combined with acuteness and inquisitiveness; that practical, inventive turn of mind, quick to find expedients; that masterful grasp of material things, lacking in the artistic but powerful to effect great ends; that restless, nervous energy, that dominant individualism, working for good and for evil, and withal that buoyancy and exuberance which comes with freedom – these are traits of the frontier, or traits called out elsewhere because of the existence of the frontier*: Turner 1893.

particulier les indigènes et les esclaves noirs d'origine africaine, mais ici ce n'est pas le lieu approprié pour un tel débat<sup>134</sup>.

Dans l'application du concept pour l'étude des colonies de Grande Grèce, E. Lepore a revendiqué plutôt le modèle d'O. Lattimore, certainement parce que ce dernier avait déjà évacué l'élément le plus contestable de la théorie, à savoir la valorisation du pionnier blanc d'origine européenne dans la formation du caractère de l'homme américain. D'autre part, l'helléniste italien insistait plutôt sur l'interprétation dynamique des rapports entre colons et indigènes que sur l'idée de l'existence de larges portions de terres vides : l'historien de l'Antiquité renversait ainsi une grande partie des propos de l'Américain du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>135</sup>. De la théorie originale, on gardait presque exclusivement l'aspect dynamique et E. Lepore affirmait avec force que le modèle à suivre ne devait pas être la conquête de l'Ouest américain, mais « ce sont surtout les livres généraux sur la frontière qu'il faut consulter – et pas ceux sur la frontière américaine<sup>136</sup> ». En ce qui concerne spécifiquement l'application du concept aux sanctuaires de Calabre, en particulier sur l'idée de « sanctuaire de frontière », G. Genovese soulignait la difficulté due à la rareté de données sur le rapport entre la cité et son territoire, mais il ne discutait pas le concept lui-même<sup>137</sup>.

En revanche, des critiques plus récentes ont mis à mal la possibilité d'utilisation des écrits de F. J. Turner. La critique la plus dure a été faite avec les travaux de P. Limerick à la fin des années 1980<sup>138</sup>. L'autrice remarque que la portée des théories de F. J. Turner était très large et plusieurs chercheurs les ont utilisées pour l'étude de certains contextes précis. En revanche, les résultats de ces recherches aboutissaient le plus souvent à une opposition à la théorie initiale. L'observation la plus objective et qui invalide d'emblée l'analyse de F. J. Turner concerne la propriété de la terre, puisque, jusqu'à 1890, à la fin proclamée de la conquête de l'Ouest américain, la moitié des terres était propriété fédérale et non pas privée. Cela veut dire que l'idée centrale de l'existence des terres « vides », qui étaient conquises et devenaient des propriétés privées n'est pas opérante pour expliquer l'avancement vers l'ouest.

De façon encore plus générale, si le concept de la *frontier history* était fondé sur l'affirmation d'un processus de conquête, P. Limerick affirme que, une fois la « civilisation » ayant conquis la « sauvagerie », le processus n'a plus de raison d'être. L'élément dynamique est reconnu et perçu uniquement lors des premiers contacts et

---

<sup>134</sup> Sur la théorie de la frontière de F. J. Turner, voir Lewis, Macgann 1963 ; Fohlen 1965 ; Weber, Rausch 1994 ; Slotkin 1998.

<sup>135</sup> Voir Corcella 1997, p. 62-63.

<sup>136</sup> En effet, E. Lepore cite O. Lattimore comme son modèle pour l'utilisation du concept de *frontier history* : Lepore 1977, p. 323.

<sup>137</sup> Genovese 1999, p. 26-27.

<sup>138</sup> Limerick 1987 ; Limerick, Milner, Rankin 1991.

l'évolution qui se produit dans un deuxième moment n'est pas saisissable. Cela remet en cause l'emploi même du concept. Inversement, il faudrait voir l'Ouest américain comme un lieu et non comme un processus. Plutôt que le seul moment de la conquête, il est nécessaire de s'intéresser à ses conséquences historiques dans la longue durée, puisque, du fait qu'elle est coloniale, cette histoire reste toujours spécifique<sup>139</sup>. Ainsi, l'approche proposée par P. Limerick souligne les évolutions dans l'histoire de l'ensemble de l'Ouest américain, non seulement au moment où ces terres sont conquises et intégrées, mais comme une histoire spécifique à partir de cette conquête. Il s'agit ainsi d'étudier les mêmes régions, les mêmes lieux selon une optique particulière parce qu'elles sont le résultat de conquêtes.

De plus, les terres de l'Ouest ne faisaient pas l'objet de disputes uniquement dans une opposition binaire, l'homme blanc européen contre les indigènes, mais contre une multitude de peuples qui incluait également les Mexicains, les Noirs d'origine africaine et les immigrants asiatiques<sup>140</sup>. À partir de ces critiques, l'Ouest américain gagne en complexité et nuances quand on considère son caractère dynamique, multiethnique et dans la longue durée.

La reprise des critiques adressées au concept de *frontier history* et l'évolution des interprétations de la conquête de l'Ouest américain nous permettent une série d'observations. Premièrement, il est de notre devoir de reconnaître la portée qu'a eue, dans les années 1960, l'introduction du concept pour l'analyse de la colonisation grecque en Italie du Sud, notamment dans l'insistance sur son aspect dynamique. En revanche, la notion de *frontier history* est relativement limitée et d'autres moyens d'analyse, comme l'idée de lieu (*place*, dans la perspective de P. Limerick) notamment, permettent de prendre en considération le dynamisme et la spécificité de la vie coloniale dans la longue durée.

Ensuite, la critique la plus objective que l'on peut adresser à la transposition de la *frontier history* au contexte de l'Italie méridionale concerne la question des échelles. Une chose est la conquête d'un très large territoire, l'Ouest américain, le Brésil ou la Mongolie, à travers une emprise progressive sur de grandes portions de terre. Une autre, bien différente, est l'occupation grecque en Italie. Cette dernière s'est faite sur les plaines côtières et sur à peine une vingtaine de kilomètres environ vers l'intérieur des terres, tandis que l'arrière-pays est resté en dehors de la domination directe des Grecs. Si la reconnaissance du caractère dynamique de la prise de possession des terres et des rapports entre colons et autochtones est essentielle, il n'est pas nécessaire aujourd'hui d'employer un concept qui pose tant de difficultés pour son application.

---

<sup>139</sup> *Reorganized, the history of the West is a study of a place undergoing conquest and never fully escaping its consequences. In these terms, it has distinctive features as well as features it shares with the history of other parts of the nation and the planet* : Limerick 1987, p. 26.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 259-292.

Il est nettement préférable d'adapter l'approche de P. Limerick et de considérer les terres conquises par les Grecs en tant que des lieux ou des espaces dynamiques, analysés dans la longue durée. Au lieu de voir une conquête progressive d'un espace grandissant, cela permet de percevoir l'emprise progressivement plus resserrée et mieux définie des *mêmes* terres par les Grecs au lieu de les comparer aux grandes étendues de terres coloniales des époques moderne et contemporaine. À notre avis, la question des territoires en Grande Grèce n'est pas une affaire de conquête progressive de larges portions de terres, mais plutôt de domination et d'occupation plus intensive de terres dont l'étendue comporte une variation bien restreinte.

Il est intéressant de souligner que, dans ses brefs commentaires sur la grande complexité du monde colonial grec dans son interaction avec des populations non grecques, K. Vlassopoulos cite l'article de référence d'E. Lepore au colloque de Tarente de 1967, mais il remplace le concept : *frontier history* devient *frontier societies*<sup>141</sup>. Ce glissement va dans le même sens que celui que nous proposons ici. L'objet de notre travail est précisément l'analyse de ces *frontier societies* en Grande Grèce. Nous affirmons qu'il ne s'agit pas d'une conquête progressive d'un territoire grandissant, mais d'une histoire complexe et dynamique dans un contexte spécifique, dont la spécificité est justement la constitution de communautés nouvelles, formées par le contact entre Grecs et diverses autres populations. Les cités grecques en Italie méridionale sont particulières parce qu'elles sont des *frontier societies*, des lieux élaborés en tant que le résultat d'une conquête et de l'interaction successive entre plusieurs populations. L'objectif ici est précisément de définir ce qui pouvait être la frontière pour les Grecs de l'Italie du Sud.

Cette dernière observation amène au thème central de cette introduction, celui d'esquisser les approches méthodologiques que l'on retrouve tout au long de ce travail. Si nous employons des concepts contemporains pour nous aider dans l'interprétation des phénomènes historiques de l'Antiquité, cela doit se faire avec un esprit critique aiguisé, comme nous avons souligné pour la *frontier history*. Suivant l'approche de l'archéologie historique, nous utilisons tous les types de sources à notre disposition, mais de façon indépendante pour respecter leurs caractères intrinsèques.

Le premier chapitre est consacré à une discussion historiographique et méthodologique portant sur les études sur le territoire dans le monde grec en Italie méridionale. Le but est de retracer les principales évolutions de la recherche sur ces thèmes et de proposer le parcours intellectuel qui a mené à la prise en compte des territoires et des

---

<sup>141</sup> Vlassopoulos 2013, p. 14: *In order to deal with this complex world, historians and archaeologists have utilised the concept of frontier societies. This does not mean societies that are separated by a frontier, but societies that emerge and develop in situations of constant osmosis and interaction between different groups.*

frontières dans une large partie des recherches actuelles sur les cités d'Italie du Sud. Le deuxième chapitre s'intéresse à la définition que les Grecs pouvaient donner de la frontière d'une cité coloniale. Pour cela, nous partons d'une analyse lexicale pour ensuite prendre en compte aussi bien les signes matériels que le témoignage de la tradition manuscrite grecque pour nous interroger sur la nature de la notion grecque de la frontière d'une cité. Le troisième chapitre analyse les constructions intellectuelles de la frontière, en ce qui concerne tant une définition ethnique que son imaginaire symbolique à travers l'utilisation de récits fantastiques.

Après ces chapitres qui se concentrent notamment sur des sources écrites, les trois chapitres suivants analysent surtout les vestiges de la culture matérielle. Ici, on a procédé par études de cas, en utilisant les exemples les mieux connus de la région. Dans le quatrième chapitre, nous partons de Sybaris et de Métaponte qui offrent des points de repère bien documentés pour ensuite, dans les deux derniers chapitres, nous concentrer sur le territoire de Poseidonia. Le territoire de cette cité est l'un des mieux connus du monde grec et elle possède certaines marques particulièrement parlantes de frontières, tel le sanctuaire d'Héra au Sele, avec une étude privilégiée dans le sixième chapitre. L'analyse minutieuse de la totalité des sites connus du territoire de Poseidonia permet, dans ce travail, de vérifier plusieurs hypothèses soucieuses d'expliquer l'organisation d'un territoire colonial et en particulier la définition d'une frontière politique et ethnique. La cité elle-même est dans une position de contacts importants avec les populations italiennes et pourrait être considérée en quelque sorte comme une « cité frontière de la Grande Grèce ».

## Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	9
<b>Introduction. Le terrain des définitions</b> .....	15
Colonisation et géographie: un vocabulaire entre passé et présent .....	17
La colonisation grecque: une question de terminologie .....	17
Territoire et frontière, les mots de la géographie .....	21
Concepts pour aborder l'interaction culturelle .....	27
Les premiers concepts: acculturation et ethnicité .....	27
Les études postcoloniales .....	31
Les approches contemporaines pour l'étude des identités .....	35
L'espace et l'histoire .....	40
Tournant spatial et réseaux .....	40
<i>Frontier history</i> .....	43
<b>Chapitre premier. Territoires coloniaux en Grande-Grèce: historiographie</b> ....	51
Le problème du territoire ( <i>chora</i> ): les origines .....	51
Les premières études sur le territoire .....	52
Statut juridique de la terre .....	59
Les premiers modèles .....	63
Le congrès de Tarente de 1967 .....	63
Le volume <i>Problèmes de la terre en Grèce ancienne</i> .....	68
L'évolution de la question du territoire .....	72
La question du territoire du xx <sup>e</sup> au XXI <sup>e</sup> siècle .....	80
Les années 1980 et 1990 (les <i>surveys</i> ) .....	80
Les congrès de Tarente au tournant du siècle .....	87
Perspectives de recherche .....	100

<b>Chapitre 2. L'idée de frontière</b> .....	105
La notion de frontière .....	105
La famille de <i>horos</i> (ὄρος) .....	106
Les autres groupes lexicaux .....	113
Les mots de la frontière chez Strabon .....	116
Diodore et la frontière en Grande-Grèce .....	120
Quelques réflexions .....	127
L'idéalisation de la frontière .....	128
La frontière chez Platon : un élément « inexistant » .....	129
Aristote et la frontière : une question de voisins .....	136
La frontière visible .....	141
La frontière inscrite .....	144
Les bornes en Grande Grèce : les Tables d'Héraclée .....	156
La frontière fortifiée .....	162
<b>Chapitre 3. Histoire et imaginaire de la frontière</b> .....	171
Hérodote : altérité et perception d'une frontière .....	172
Hérodote de Thourioi .....	172
La définition ethnique : <i>nomoi</i> (les coutumes ou les lois) .....	176
Les catégories ethnographiques .....	180
Géographie et frontière spatiale chez Hérodote .....	186
L'altérité : le kaléidoscope d'Hérodote .....	191
Hérodote en Italie .....	194
Les cigales muettes : la perception de la frontière par le bestiaire .....	199
Les cigales de l'Halex .....	200
Le symbolisme du bestiaire comme marqueur de frontière .....	204
Cigales et histoire politique .....	210
Deux perceptions de la frontière .....	213
<b>Chapitre 4. Les Achéens en Occident</b> .....	219
Sybaris, le point de départ .....	220
Les populations indigènes .....	222
Les données archéologiques .....	225
L'« empire » de Sybaris .....	246
Métaponte, l'élément de comparaison .....	254
Géographie, histoire et légendes .....	255
Les données archéologiques .....	257
Mode d'occupation du territoire : les divisions régulières .....	276

<b>Chapitre 5. Poseidonia : la cité à la frontière et la frontière de la cité</b> .....	281
Géographie, communications et peuples italiques .....	281
Les communications et la question du port .....	285
Les populations non grecques autour de Poseidonia .....	289
Au nord du Sele .....	291
Du Vallo di Diano à Palinuro .....	297
Monte Pruno .....	300
D'Agropoli au parc du Cilento .....	302
Histoire, légendes et rapports de voisinage .....	303
La fondation de la cité et le <i>teichos</i> des Sybarites .....	303
La Punta Licosa et le Poséidonion .....	312
La sirène Leucosia et l'imaginaire de la frontière .....	318
Un excursus à Velia .....	324
Moio della Civitella .....	328
Le territoire aux VI <sup>e</sup> et V <sup>e</sup> siècles .....	332
La frontière à travers le sacré: sanctuaires archaïques du territoire .....	333
Le schéma « <i>morire in città</i> » .....	345
Nécropole grecque du Gaudio .....	350
Un nouveau sanctuaire au V <sup>e</sup> siècle: San Nicola di Albanella .....	354
La frontière ethnique: la tombe du Plongeur .....	357
La découverte dans son contexte .....	359
Les peintures .....	361
Interprétation .....	366
Le territoire au IV <sup>e</sup> siècle .....	369
L'hégémonie lucanienne .....	369
L'occupation intensive du territoire .....	374
Éléments de réflexion .....	385
Postiglione: un sanctuaire aux marges .....	390
<b>Chapitre 6. L'Héraion du Sele : la frontière dans tous ses sens</b> .....	393
Vestiges archéologiques .....	394
Les sources écrites sur l'Héraion .....	394
Découverte du sanctuaire des plus anciennes traces d'occupation .....	395
Les premiers monuments grecs du sanctuaire .....	397
À la recherche de l'édifice aux métopes .....	400
Évolution du sanctuaire au IV <sup>e</sup> siècle: démantèlement et reconstruction ....	406
Légendes et représentations .....	413
Le cycle sur Héraclès .....	414
Argonautes et personnages homériques .....	425

*Frontières en Grande Grèce*

Autres cycles .....	430
Métopes du temple majeur .....	435
Essai d'interprétation .....	437
<b>Conclusion</b> .....	<b>441</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>449</b>
<b>Index géographique</b> .....	<b>517</b>
<b>Table des illustrations</b> .....	<b>523</b>